

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Département d'études romanes

DE L'HOMME-FEMME À L'HOMOPHOBIE
ÉTUDE DE L'INVERSION DANS *Sodome et Gomorrhe*
DE MARCEL PROUST

Fabien JACQUES

Mémoire présenté pour l'obtention
du grade de licencié
en langues et littératures romanes,
sous la direction de M. Jean-Louis TILLEUIL

Louvain-la-Neuve
AOÛT 2002

Je tiens à remercier ici chaleureusement ...

... Monsieur Jean-Louis Tilleuil, mon promoteur, pour la confiance qu'il m'a accordée, pour sa disponibilité et pour les conseils prodigués ;

...Ma mère, pour des raisons dépassant – Ô combien ! – le cadre de ce mémoire ;

...Gilbert, pour son soutien moral et l'énergie qu'il a consacrée à lire et relire inlassablement le texte de ce mémoire ;

...Sébastien et Tibo, pour leurs lectures attentives et éclairantes ;

...Ma famille et mes amis, pour m'avoir supporté – dans les deux sens du terme – dans les heures les moins... joyeuses de la rédaction.

« il n'y avait pas d'anormaux quand l'homosexualité était la norme, pas d'antichrétiens avant le Christ, [...] l'opprobre seul fait le crime »

Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*

INTRODUCTION

Depuis quelques années, l'on assiste à la publication de plus en plus fréquente d'œuvres littéraires dites homosexuelles ou gaies¹. Cette catégorie littéraire, relativement récente, est difficilement appréhendable en raison de sa définition floue. Si nombreux sont ceux qui s'attellent actuellement à la définir, cette littérature reste loin d'être l'objet d'un consensus. En effet, dans l'expression « littérature homosexuelle », nul ne dit si l'adjectif qualifie l'auteur, le public, le sujet traité ou les trois à la fois. Bref, « indéniablement une réflexion [sur la littérature gaie] est en cours, mais elle est loin d'être aboutie et, surtout, de faire l'unanimité »². Cependant, nombreux sont les auteurs francophones qui se sont revendiqués, depuis une vingtaine d'années, d'une littérature gaie, ou qui ont été rangés dans cette catégorie par la presse spécialisée : Edmund White, Guillaume Dustan, Laurent de Graeve, Eyet-Chékib Djaziri, Cyril Collard, pour ne citer que ceux-là. Le développement de ce « genre » littéraire aux contours flous est tel qu'on assiste depuis peu à la création de collections « gaies » chez certains éditeurs, voire à la création de maisons d'éditions exclusivement gaies, telles les Editions G. K. C. (Gay-Kitsch-Camp). Ainsi, en 1999, Balland s'est dotée de son « Rayon gay » et en Belgique, cette année, Labor a créé sa collection gaie, « Thé Glacé ».

La multiplication des romans homosexuels – puisqu'il faut bien les appeler ainsi – trouve son explication dans une visibilité de plus en plus forte, dans nos sociétés, des communautés gaies. De fait, on voit actuellement les homosexuels revendiquer des droits égaux à ceux des hétérosexuels et on assiste à de grands débats de société sur la question. En France, les débats sur le PACS, Pacte civil de solidarité, ou, en Belgique, les réflexions du gouvernement sur l'ouverture du droit au mariage aux homosexuels, sont la manifestation d'un changement de positions morales à l'égard de ces derniers. Ce changement des mentalités et la plus grande

¹ En tant que romaniste, nous avons préféré le terme francisé *gai* – et ses dérivés – à l'anglais *gay*. Nous avons également fait le choix d'utiliser indistinctement les termes *gai* et *homosexuel*, même si le premier revêt un sens particulier, dans la mesure où c'est le terme que la communauté homosexuelle s'est attribué à elle-même, alors que le second terme lui a été imposé par les hétérosexuels.

² SALDUCCI, P., (Dir.), *Ecrire gai*, Montréal, Stanké, 1999, p. 6.

visibilité des gais, auxquels est liée la présence de plus en plus grande de l'homosexualité dans la littérature, sont la conséquence de plusieurs événements historiques dont, entre autres, le « soulèvement » de Stonewall, à New York. C'est à la suite de ces cinq jours d'affrontements violents entre les forces de police et les habitués des bars homosexuels new-yorkais que s'initiera un mouvement de libération gaie, qui se développera aux Etats-Unis puis en Europe. Ce mouvement sera symbolisé par les « Gay Pride », qui commémorent ces cinq jours d'émeute et sont le signe par excellence de la visibilité des homosexuels. Il y a également un autre événement qui a provoqué cette plus grande « visibilité gaie ». C'est, malheureusement, l'apparition du S.I.D.A. dans les années 1980 – et la stigmatisation de la sexualité homosexuelle qui la suivra – qui obligera les homosexuels à se regrouper en associations de luttes et de prévention et qui poussera les pouvoirs publics à se pencher sur la question gaie.

Parallèlement à ce développement d'une meilleure visibilité gaie et de groupes organisés, on assistera à une prise en considération de cette question par les différents domaines des sciences humaines, principalement par la sociologie, ainsi qu'à son entrée dans les Universités. Ainsi, en 1986, la Sorbonne connaîtra son premier colloque sur les homosexualités et, en 1988, la revue *Sociétés* publiera la première livraison d'une revue universitaire entièrement consacrée à l'homosexualité. Depuis peu, on assiste également au développement des « Etudes gaies et lesbiennes », auxquelles plusieurs séminaires sont consacrés, notamment à la Sorbonne ou à l'École d'Hautes Études en Sciences Sociales de Paris.

Tout ceci a évidemment permis de faire porter un jour nouveau sur l'homosexualité. Une des avancées les plus notables est sans aucun doute la mise en avant d'un fait de société jusque-là non perçu : l'homophobie. Cette dernière pourrait, dans un premier temps, être définie comme « toute manifestation, avouée ou non, de discrimination, d'exclusion ou de violence à l'encontre d'individus, de groupes ou de pratiques homosexuels ou perçus comme tels au motif de l'homosexualité »¹.

¹ Définition proposée par l'association « SOS-HOMOPHOBIE » (Paris). Cette définition devra évidemment être précisée.

L'étude de l'homosexualité ne peut évidemment pas se faire sans celle de l'homophobie, dans la mesure où cette dernière contraint et exerce une violence symbolique sur les homosexuels. À ce titre, elle exerce également des contraintes sur les productions de littérature gaie. Ainsi, tous les auteurs qui ont participé à l'ouvrage collectif *Ecrire gai*¹ ont été, à un moment ou l'autre de leur carrière, confrontés à la « frilosité », voire à la censure, de certains éditeurs dès qu'il s'agissait de publier des textes faisant trop ouvertement référence à l'homosexualité :

« Cette censure, c'est le "Pas de ça chez nous" d'Albin Michel en réaction au premier roman de Guillaume Dustan ; c'est la demande de féminisation d'un personnage masculin dont parle Jean-Paul Tapie au sujet des éditions Grasset ; c'est l'attitude des éditions Prise de parole qui refusent de mentionner les titres gais de Paul-François Sylvestre dans la rubrique "Du même auteur" [...]. »²

Ceci est évidemment un signe flagrant de l'homophobie qui règne encore actuellement dans certaines sphères du champ éditorial francophone confrontées à l'avènement d'une littérature gaie.

Si cette littérature homosexuelle doit être, aujourd'hui, considérée comme partie intégrante du paysage éditorial, il est évident qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Nous pensons donc qu'il est nécessaire, pour mieux comprendre et expliquer ce phénomène, de nous pencher sur son histoire et, inévitablement, sur ses origines. Or, quel point d'origine trouver si ce n'est Marcel Proust et son *Sodome et Gomorrhe* ? D'autres auteurs avant lui avaient introduit la question de l'homosexualité, mais ce n'était que par allusions ou par la présence d'un personnage homosexuel parmi de nombreux autres personnages, tel le Lucien de Rubempré ou le Vautrin de Balzac. Proust, lui, axera principalement l'un de ses romans sur cette question, dans une de ces grandes digressions dont il s'est fait une spécialité. En effet, avec *Sodome et Gomorrhe*, en 1921, il a fait passer l'inversion du statut d'anecdote à celui de sujet d'étude littéraire.

¹ SALDUCCI, P., (Dir.), *op. cit.*

² *Ibid.*, p. 10.

Mêlant roman et essai, Proust procède en effet à la grande révélation à laquelle une partie de *La Recherche* préparait son public : le baron de Charlus est un inverti, à l'instar de nombreux autres personnages qui gravitent autour du narrateur, Marcel. Cette révélation permet à Proust de proposer une analyse de ce que sont les invertis et à une définition des causes de leurs amours « détournées ». Elle permettra également à Proust de montrer comment, chez les invertis, s'organise la mise en scène de la « normalité », nécessaire à la dissimulation de l'« anormalité ».

On a pu le lire, l'apparition de la littérature homosexuelle contemporaine est fortement liée à certains des événements historiques évoqués ci-dessus. Mais ces événements sont de très loin postérieurs à la prise de parole de Proust. Il nous paraît donc utile de nous pencher sur les raisons qui ont poussé Proust à écrire *Sodome et Gomorrhe*, sur les conditions qui ont favorisé l'apparition dans le paysage littéraire français du baron de Charlus et de ses mœurs « inhabituelles ». En effet, il paraît peu probable que Proust ait seulement voulu se dire à travers *La Recherche*.

Les différents scandales qui ont marqué les consciences européennes durant les trente années précédant la parution du premier tome de *Sodome et Gomorrhe*, le procès Wilde et l'affaire Eulenburg, semblent être un premier indice de ce qui a pu pousser Proust à prendre la parole sur un sujet aussi délicat. Nous désirons donc tenter de voir si ces deux « affaires » ont bien un rapport avec l'œuvre de Proust, si ces deux événements, littéraire et historique, sont bien liés. Mais il ne suffit pas de chercher à comprendre pourquoi Proust a pu vouloir traiter de l'homosexualité, et il nous faudra également chercher à définir comment il en parle.

En effet, à l'époque de la rédaction de *Sodome et Gomorrhe*, la seule information disponible sur la question est celle des sciences médicales, qui tentaient de définir ce que pouvait être l'inversion et cherchaient à en connaître les causes. Il nous faudra donc chercher à savoir comment Proust, dans sa volonté de définir ce qu'est l'homosexualité, ou l'inversion, a effectué un tri parmi les différents « héritages » scientifiques existants, pour fonder sa propre hypothèse sur la question. Cette question de la définition de l'inversion par Proust nous semble d'autant plus intéressante à étudier qu'elle est le signe d'un débat qui opposera différents courants médicaux à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle. Ce débat, André

Gide et Marcel Proust en seront d'ailleurs les symboles littéraires, à travers leurs oppositions théoriques sur la question.

La question du comment et du pourquoi Proust a écrit *Sodome et Gomorrhe* étant résolue, il nous resterait à définir les conditions d'écriture et de publication de ce roman. Nous avons dit que les auteurs contemporains de la littérature homosexuelle avaient à subir les effets de l'homophobie de la société. À plus fortes raisons, le débat de société sur l'homosexualité n'en étant alors qu'à un stade de « germination », Proust a vraisemblablement dû, lui aussi, faire face à ce phénomène. Nous désirons donc, pour en arriver à une étude relativement complète de la présentation de l'homosexualité¹ chez Proust, chercher à savoir si Proust avait conscience de l'homophobie et si elle a eu une influence sur son œuvre, après, bien sûr, avoir tenté de déterminer si ce phénomène était bien présent au sein du champ littéraire français du début du vingtième siècle. Nous nous demanderons également si la position qu'adopte Proust dans le débat sur l'homosexualité va dans le sens d'une légitimation de l'homosexualité. En effet, si Proust court le risque de prendre la parole dans un débat empreint d'homophobie, nous sommes en droit d'imaginer que c'est en réaction contre ce qui se dit alors couramment.

Ce dernier point nous permettrait alors peut-être de fournir une réponse à une question fréquemment mise en avant lorsqu'il est question de l'œuvre de Proust : *La Recherche* est-elle une œuvre homophobe ou non ? En effet, nombreux sont les critiques contemporains qui ont adressé ce reproche à Proust, que ce soit Didier Eribon qui affirme que Proust reconduit « les valeurs les plus homophobes, et notamment celle de la valorisation de la masculinité »² ou Christopher Robinson³ qui

¹ Dans ce mémoire, nous ne nous pencherons que sur l'homosexualité masculine et, ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, l'essai sur l'inversion sexuelle qui ouvre *Sodome et Gomorrhe* n'est consacré qu'au versant masculin de l'homosexualité. Ensuite, à l'époque de la rédaction du roman, l'homosexualité féminine n'était pas perçue de la même manière que l'inversion masculine. Nous pensons, de plus, que dans le cadre de l'étude des rapports existant entre l'homosexualité et l'homophobie, étude sur laquelle nous désirons baser une partie de ce travail, l'analyse ne peut porter indistinctement sur les homosexuel(le)s hommes et femmes. Enfin, la propre homosexualité de Proust permet de proposer une analyse plus fine de l'homosexualité masculine.

² ERIBON, D., *Réflexions sur la question gay*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999, p. 333.

³ ROBINSON, C., *Homosexualité et image du mal (1900-1950)*, dans WATTHEE-DELMOTTE, M., ZUPANCIC, M., (dir.), *Le Mal dans l'imaginaire littéraire français (1850-1950)*, Paris et Montréal, L'Harmattan et David, 1998.

considère que l'auteur de *Sodome et Gomorrhe* dresse un portrait négatif de l'inverti. Mais, bien évidemment, l'étape préalable à toute les réflexions suggérées ici est la prise de connaissance avec les théories de Proust telles qu'elles sont proposées dans *Sodome et Gomorrhe*.

1. Sodome et Gomorrhe I : une description de l'inversion

1.1. La théorie de l'homme-femme comme explication de l'inversion

La présentation de la théorie qui explique l'inversion sexuelle par l'existence d'un troisième genre sexuel, ou du moins par la fusion entre les deux genres sexuels communément admis, est l'objet principal du premier tome de *Sodome et Gomorrhe*¹. Quant à *Sodome et Gomorrhe II*, il consiste en une exemplification de cette théorie, mêlée au développement de l'ensemble de *La Recherche* et de ses personnages. Il est intéressant de constater que ce premier tome n'est pas paru isolément. Il a été publié, en 1920, dans le même volume que le deuxième tome du *Côté des Guermantes*, par la *Nouvelle Revue Française*. Ainsi, cet assez bref exposé des idées de Proust sur l'inversion ne semble pas être une fin en soi mais une simple « annexe » à une partie de *La Recherche* qui ne traite pour ainsi dire pas, ou du moins pas directement, des amours entre personnes du même sexe.

Le sous-titre de *Sodome et Gomorrhe I* permet déjà un rapprochement avec les théories développées par Proust. On peut en effet y lire qu'il s'agira de la « Première apparition des **hommes-femmes**², descendants de ceux des habitants de Sodome qui furent épargnés par le feu du ciel ». Cette « apparition » auprès des lecteurs se fera par le biais d'une découverte accidentelle de Marcel, le narrateur. Dans un léger retour en arrière, se référant à une scène du *Côté des Guermantes II*, Proust écrit que Marcel s'était installé à un point de vue « confortablement aménagé au haut de la maison », de manière à épier le retour des ducs de Guermantes. Ceux-ci étant enfin arrivés, Marcel n'a plus aucune raison de les guetter mais, alors qu'il

¹ Les notes de bas de page renseignant une citation issue de *Sodome et Gomorrhe I et II* ou du *Côté de chez Swann* renvoient à l'édition d'*À la recherche du temps perdu* publiée sous la direction de Jean-Yves TADIÉ chez Gallimard, dans la « Bibliothèque de la Pléiade », en 1987-1988. Pour les citations issues d'*Albertine disparue* ou du *Temps retrouvé*, les notes renvoient au texte d'*À la recherche du temps perdu* établi sous la direction de Jean-Yves TADIÉ, publié chez Gallimard en 1999. Pour les références complètes, nous renvoyons à la bibliographie en fin de mémoire.

² Nous soulignons.

vient de décider de partir à leur rencontre, il fait le choix de rester dissimulé derrière des volets d'escaliers. Il pourra, ainsi caché, observer ce qu'il ne tardera pas à appeler la *conjonction Jupien-Charlus*, ou la rencontre entre le baron de Charlus et le giletier Jupien, tous deux invertis.

Il est intéressant de noter la position d'observateur extérieur qu'occupe le narrateur alors qu'il découvre les mœurs des habitants de Sodome. En effet, c'est dans cette même position que Marcel a découvert celles des habitantes de Gomorrhe. Lorsqu'il était encore enfant, le narrateur s'était assoupi, dissimulé dans un buisson d'où il avait pu, à son réveil, observer malgré lui une scène de sadisme saphique entre Mlle de Vinteuil et son amie¹. Proust insiste sur le caractère fortuit de cette observation et la justifie en faisant dire au narrateur qu'en s'en allant, il « aurai[t] fait craquer les buissons [et Mlle de Vinteuil l'aurait] entendu et elle aurait pu croire qu' [il s'était] caché là pour épier ». De même, lorsque le narrateur sera amené à observer les relations sado-masochistes du baron de Charlus dans le bordel tenu par Jupien, ce sera le fruit d'un pur hasard : il n'était entré dans cet « hôtel » que parce qu'il y voyait le « seul endroit où [il pouvait se] faire servir à boire et reprendre des forces »². Ainsi, dans *La Recherche*, Proust insiste autant sur le fait que le narrateur est un observateur malgré lui de l'inversion, qu'il le fera auprès des critiques pour expliquer qu'il n'a pas choisi de parler des invertis mais que ce sujet s'est imposé à lui, tout comme les mœurs des invertis se sont imposées à la vue du narrateur³. La scène de la découverte de l'inversion du baron de Charlus et l'exposé théorique qui la suit sont importants à au moins deux titres. Premièrement, ils mettent en scène et exemplifient de manière très claire la théorie du troisième sexe – ou théorie des hommes-femmes – comme explication de l'inversion. Deuxièmement, par les caractéristiques des métaphores utilisées, et par le vocabulaire employé par Proust, ils permettent de déceler une volonté de légitimation de l'inversion, ou du moins une minimisation du caractère immoral de celle-ci.

Dissimulé derrière des volets, le narrateur voit donc arriver le baron de Charlus, chez qui dès le premier abord les traits physiques généraux de sa famille

¹ *Du côté de chez Swann*, p. 388.

² *Le Temps retrouvé*, p. 2218.

³ Voir le point 3.2. du présent mémoire.

« prenaient [...] une finesse plus spiritualisée, plus douce surtout ». Ainsi le baron de Charlus se démarque du reste de sa famille par des caractéristiques décrites en des termes que l'on peut juger comme appartenant à une sphère plus féminine que masculine. Ce premier élément n'est qu'un indice de ce qui sera développé tout au long des pages de *Sodome et Gomorrhe I et II*. Le narrateur tentera, en effet, d'y expliquer sa découverte et ce en quoi celle-ci permet une complète relecture de ce qu'il croyait, jusque là, être M. de Charlus. Toujours dissimulé, le narrateur remarque un phénomène étrange : il fait le constat que

« ce à quoi [lui] faisait penser cet homme qui était si épris, qui se piquait si fort de virilité, à qui tout le monde semblait odieusement efféminé, ce à quoi il [lui] faisait penser tout à coup, tant il en avait passagèrement les traits, l'expression, le sourire, c'était à une femme »¹.

Ainsi donc le baron de Charlus, lorsqu'il est persuadé de ne pas être observé, lorsqu'il a le visage « au repos et comme au naturel » et qu'ainsi il ne se crée pas une apparence à destination des autres, a des traits caractéristiques physiques féminins. Mais Proust précise rapidement que les liens entre le baron de Charlus et le genre féminin ne se limitent pas à des traits extérieurs, tout en indiquant que c'était là quelque chose de totalement méconnu :

« En monsieur de Charlus, un autre être avait beau s'accoupler, qui le différenciait des autres hommes, comme dans le centaure le cheval, cet être avait beau faire corps avec le baron, je ne l'avais jamais aperçu.² »

Cet être dont parle le narrateur, c'est la femme qui, intérieurement jointe au physique masculin, caractérise les invertis, et donc le baron de Charlus :

« Il appartenait à la race de ces êtres moins contradictoires qu'ils n'en ont l'air, dont l'idéal est viril, justement parce que leur tempérament est féminin,

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 6.

² *Ibid.*, p. 16.

et qui sont dans la vie pareils, **en apparence seulement**¹, aux autres hommes ».²

La découverte de l'existence de cette « femme intérieure » aura sur le narrateur l'effet d'un révélateur, au sens photographique du terme³. De fait, le narrateur souligne que depuis le début de l'observation de la rencontre entre le baron et le giletier,

« une révolution, pour [ses] yeux dessillés, s'était opérée en M. de Charlus, aussi complète, aussi immédiate que s'il avait été touché par une baguette magique. Jusque là, parce qu' [il n'avait] pas compris, [il n'avait] pas vu »⁴.

Le narrateur⁵ comprend donc enfin pourquoi il avait pu trouver que M. de Charlus avait l'air d'une femme : « c'en était une ! ». S'il prend conscience de ce fait, il se rend compte aussi à quel point il avait pu être aveuglé par l'apparence masculine du baron et par la virilité que ce dernier mettait en scène à chaque moment. En effet, s'il a pu percevoir intuitivement que le baron possédait une part d'ombre, quelque chose qui le distinguait de tous les autres Guermantes et de tous les autres hommes rencontrés, il n'avait cependant pas pu nommer ce quelque chose. Et c'est ici qu'il prend conscience de son manque de lucidité :

« Je m'étais trouvé en face de M. de Charlus de la même façon qu'un homme distrait, lequel, devant une femme enceinte dont il n'a pas remarqué la taille alourdie, s'obstine, tandis qu'elle lui répète en souriant : " Oui, je suis un peu fatiguée en ce moment ", à lui demander indiscrètement : " Qu'avez-vous donc ? " Mais que quelqu'un lui dise : " Elle est grosse ", soudain il aperçoit le ventre et ne verra plus que lui. ⁶»

¹ Nous soulignons.

² *Sodome et Gomorrhe*, p. 16.

³ Sur ce point, il est significatif que Proust ait, dans le nouveau plan de *La Recherche* qu'il établit en 1913, intitulé ce passage « Révélation soudaine de ce qu'est M. de Charlus ».

⁴ *Sodome et Gomorrhe*, p. 15

⁵ Et avec lui le lecteur.

⁶ *Sodome et Gomorrhe*, p. 15.

On peut donc voir que, d'après Proust, un homosexuel n'est tout d'abord, aux yeux des autres, qu'un homme. Puis, lorsque la mise en scène de sa virilité et de sa masculinité ne suffit plus à dissimuler la « femme intérieure », cet homme ne peut plus être perçu autrement que comme homosexuel : l'observateur aperçoit « soudain » la femme qui est en lui et « ne verra plus qu' [elle] ». Plus précisément, dans le cas du narrateur et du baron de Charlus, il ne verra plus l'inverti qu'à travers le prisme de son inversion :

« Maintenant l'abstrait s'était matérialisé, l'être enfin compris avait aussitôt perdu son pouvoir de rester invisible et la transmutation de M. de Charlus en une personne nouvelle était si complète que non seulement les contrastes de son visage, de sa voix, mais rétrospectivement les hauts et les bas de ses relations avec moi, tout ce qui avait paru jusque-là incohérent à mon esprit, devenait intelligible, se montrait évident comme une phrase [...] exprime, si les caractères se trouvent placés dans l'ordre qu'il faut, une pensée que l'on ne pourra plus oublier »¹.

« Sa voix [et] tout ce qui avait paru jusque-là incohérent ». Le narrateur met ici le doigt sur un des indices de l'existence, chez le baron, d'une femme intérieure, indices qu'il n'avait pu, jusqu'ici, interpréter de manière satisfaisante. Jean Rousset², dans un article qui étudie la manière dont Proust caractérise la voix du baron de Charlus, montre à quel point cet indice, la voix, est significatif, entre autres choses, de l'inversion de M. de Charlus. Il montre également que la voix de Charlus est soumise, par Proust, « à une véritable analyse phonétique qui privilégie la parabole féminine ». Il montre ainsi que lorsque le baron se met en colère, autrement dit lorsqu'il perd une part du contrôle de lui-même, Proust insiste sur la tessiture de la voix de Charlus, « privilégiant les degrés élevés : la voix est *aiguë* et souvent *suraiguë* [...] ; à quoi s'ajoutent ici ou là diverses variations d'intonation : *voix aiguë et maniérée, voix aiguë, mièvre et cadencée* ». « *Aiguë* », « *maniérée* », « *mièvre* », autant d'adjectifs que l'on attribuera beaucoup plus spontanément à une voix féminine qu'à une voix masculine. Mais si Rousset met le doigt sur le caractère

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 16.

² ROUSSET, J., *La voix de Charlus*, dans *Poétique*, XXVII, 1996, 387-393.

principalement féminin de la voix du baron, il met également en évidence le rôle de la voix comme « condensation » des parts féminines et masculines du baron. Ainsi Proust décrit la voix de Charlus comme une voix de contralto, que Rousset définit comme une « voix de femme dans les graves, mais qui peut s'étendre dans les aigus », voix qui se rapproche donc à la fois de ce que l'on peut attendre d'une voix d'homme et d'une voix de femme. Proust la définit d'ailleurs lui-même comme rappelant un chant qui « semble le duo alterné d'un jeune homme et d'une femme ».

On peut dégager deux choses essentielles de ce qui vient d'être dit. Premièrement, l'inversion n'est pas considérée comme une production culturelle mais comme un état de fait naturel. Deuxièmement, l'homosexuel ou inverti ne se caractérise plus par des comportements mais par un état inhérent à lui-même. C'est dans ce sens que doit être compris le fait qu'un inverti, une fois sa condition révélée, ne peut plus être considéré que comme tel. La mise en scène sociale de la virilité laisse donc place à la réalité de l'être inverti.

Si l'explication de l'inversion par la théorie des « hommes-femmes » correspond bien à ce que le narrateur peut observer de M. de Charlus, elle ne se limite pas à ce dernier. Proust procède à une généralisation de ce qu'est l'inversion, en établissant une analogie entre les invertis et les membres d'une « race ». Au sein de cette race cohabitent deux catégories. La première, celle de M. de Charlus, est celle des invertis qui ont appris, conscients de la « contrainte sociale » qui pèse sur eux, à dissimuler la femme qui autrement affleurerait, révélant ainsi leur appartenance à la « race des tantes ». Chez ceux-là, la femme intérieure ne peut apparaître qu'en cas de manque de vigilance dans la dissimulation, de baisse d'attention. Ainsi, quelques-uns,

« si on les surprend le matin encore couchés, montrent une admirable tête de femme, tant l'expression est générale et symbolise tout le sexe ; les cheveux eux-mêmes l'affirment ; leur inflexion est si féminine, déroulés, ils tombent si naturellement en tresses sur la joue, qu'on s'émerveille que la jeune femme [...] ait su si ingénieusement, de soi-même, sans l'avoir appris de

personne, profiter des moindres issues de sa prison, trouver ce qui était nécessaire à sa vie »¹.

On peut voir ici que Proust personnalise littéralement cette « femme », qui profite de l'inattention de l'inverti pour s'échapper du carcan masculin.

La seconde catégorie d'invertis établie par Proust rassemble ceux qu'il appelle les « solitaires ». Ceux-là sont convaincus du caractère unique de leur condition. Par conséquent, ils ne cherchent pas à se retrouver et ne peuvent profiter de l'expérience de dissimulation propre aux membres de la première catégorie. En conséquence, leur « défaut d'expérience » a « marqué plus fortement en eux ces caractères particuliers d'efféminement [...] ». Pire, « chez certains [...], la femme n'est pas seulement intérieurement unie à l'homme, mais hideusement visible [...] »². Et même si un de ces invertis dément, cherche à prendre femme et, une fois celle-ci trouvée, refuse de lui avouer cette part féminine qu'il dissimule en lui, il suffit que cette femme « le regarde, [...] couché dans un lit, en pyjama [et le] pyjama est devenu une camisole de femme, la tête [de l'inverti], celle d'une jolie Espagnole »³. Les deux catégories présentées ci-dessus fournissent une classification des invertis sur la base de leurs rapports de dissimulation vis-à-vis de la société. Mais ces catégories, si elles permettent de définir les invertis, ne rendent pas compte des comportements homosexuels.

L'on verra que Proust rejetait l'idée même d'homosexualité, idée amenée selon lui en France par le retentissement de l'affaire Eulenburg⁴. Selon lui, les invertis sont donc des « hommes-femmes », chez qui seule la « femme intérieure » pousse à rechercher le contact avec ceux que l'on n'appelait pas encore hétérosexuels, l'homosexuel n'étant alors pas autre chose qu'un accident dans l'ordre des choses. Ainsi donc, dans les rapports de désir d'un inverti pour un non-inverti, nous ne sommes finalement en présence que d'une femme qui aime un homme, même si cette femme n'est qu'intérieure. L'attraction d'un sexe pour l'autre sexe étant ce qui caractérise l'hétérosexualité, on ne saurait donc, du point de vue de

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 22.

² *Ibid.*, p. 21.

³ *Ibid.*, p. 22.

⁴ Voir le chapitre 2 du présent mémoire.

Proust, parler d'homosexualité pour définir les invertis. C'est bien ce qu'il explique dans une esquisse de *Sodome et Gomorrhe* :

« D'après la théorie toute fragmentaire que j'ébauche ici, il n'y aurait pas en réalité d'homosexuels. Si masculine que puisse être l'apparence de la tante, son goût de la virilité proviendrait d'une féminité foncière, fût-elle dissimulée. Un homosexuel, ce serait ce que prétend être de bonne fois un inverti. »¹

Néanmoins, Proust parlera de comportements homosexuels. Selon ce qui vient d'être dit, ces comportements ne pourraient concerner que des invertis entre eux ou un inverti et un non-inverti. Or, il est impossible qu'un homme non-inverti tombe amoureux d'un autre homme, même s'il dissimule une âme féminine. Il est également impossible, dans la logique de la théorie de l'inversion proposée par Proust, qu'un inverti soit attiré par un autre inverti, la femme intérieure du premier ne pouvant désirer celle de l'autre. Proust trouvera cependant une solution à ce problème et élaborera une réponse à la question des rapports homosexuels.

Cette réponse est le rapport d'invertis entre eux ou, autrement dit, d'une femme intérieure avec une autre femme intérieure. On a pu le lire, il paraît peu probable, selon la théorie de Proust, qu'un inverti soit attiré par un autre inverti. D'autant plus que Proust indique que les invertis se méprisent entre eux, ou du moins méprisent la « femme intérieure » des autres. Il suffit pour s'en rendre compte d'observer l'attitude de M. de Charlus, lors d'une soirée chez les Guermantes², à l'égard d'un autre inverti, M. de Vaugoubert, auquel le baron s'adresse « de l'air docte d'un érudit parlant à un ignare » pour lui parler de cet homme qui « a le genre "ma chère", le genre [qu'il] déteste le plus »³. Mais si, selon Proust, les invertis se méprisent entre eux, cela ne les empêche pas d'avoir des relations, sentimentales ou sexuelles, entre eux :

¹ *Sodome et Gomorrhe, Esquisse IV*, p. 955.

² *Sodome et Gomorrhe II*, chapitre premier.

³ *Sodome et Gomorrhe*, p. 65.

« Il est vrai que les invertis à la recherche d'un mâle se contentent souvent d'un inverti aussi efféminé qu'eux. Mais il suffit qu'ils n'appartiennent pas au sexe féminin [...]»¹

Il peut donc exister des rapports entre deux invertis masculins, chacun essayant d'oublier qu'il y a cohabitation, chez son partenaire, d'une femme et d'un homme. Mais pour Proust, il ne s'agit là que d'une « pseudo-homosexualité ». Néanmoins, il fournit aux invertis de *La Recherche* un moyen de satisfaire leurs désirs pour les « hommes-hommes », rendant ainsi possibles des rapports homosexuels.

Ce moyen, c'est la possibilité, pour un inverti, d'entretenir une relation avec un hétérosexuel en échange d'argent. C'est pour cette raison, selon Didier Eribon², que Proust a été amené « à transformer profondément le personnage de Morel entre les esquisses et le roman publié » : il passe d'une « petite tante déguisée en soldat »³ à un hétérosexuel qui entretient des rapports avec les hommes parce qu'il est attiré par l'argent. En résumé, pour Proust, le désir des invertis

« serait à jamais inassouissable si l'argent ne leur livrait de vrais hommes, et si l'imagination ne finissait par leur faire prendre pour de vrais hommes les invertis à qui ils se sont prostitués »⁴.

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 31.

² ERIBON, D., *op. cit.*, p. 122-123.

³ *Sodome et Gomorrhe, esquisse XI*, p. 1022.

⁴ *Sodome et Gomorrhe*, p. 17.

1.2. Un souci de « naturalisation » de l'inversion

Une chose ne peut que frapper à la lecture des premières pages de *Sodome et Gomorrhe I* : c'est la comparaison, jusqu'à la confusion, entre la rencontre Jupien-Charlus et la rencontre potentielle entre la fleur d'un arbuste et « l'insecte improbable » nécessaire à la fécondation de celle-ci. C'est d'ailleurs la volonté de voir de plus près cette orchidée qui poussera le narrateur à demeurer en position d'observateur caché derrière les volets d'escaliers, d'où il découvrira la véritable personnalité du baron de Charlus. Après avoir présenté au lecteur le giletier Jupien et après avoir exposé les habitudes de ce dernier ainsi que celles de M. de Charlus, le narrateur indique qu'il

« [résolument] de ne plus [se] déranger de peur de manquer [...] l'arrivée presque impossible à espérer (à travers tant d'obstacles, de distance, de risques contraires, de dangers) de l'insecte envoyé de si loin en ambassadeur à la vierge qui depuis longtemps prolongeait son attente »¹.

Une première lecture de ce passage ne paraît pas devoir nécessiter une interprétation particulière des protagonistes de cette rencontre entre l'« ambassadeur » et la « vierge ». Cependant, l'introduction dans la suite du texte de la visite d'un ambassadeur d'un autre type, Charlus, à une autre « vierge » en attente, Jupien, permet de penser que, déjà, Proust cherche à brouiller les pistes et les différences entre une scène toute « naturelle » et ce qu'il voudrait tenter de rendre naturel. Cette confusion entre les couples « Jupien-Charlus » et « orchidée-bourdon » est également suggérée par la rapidité et la systématisme de la succession des épisodes traitant de l'un et l'autre couple : le couple animal-végétal, le couple humain, le couple animal-végétal et ainsi de suite. Cette confusion est d'ailleurs plus que suggérée par la simultanéité de l'arrivée du bourdon providentiel et du baron de Charlus : « Au même instant où M. de Charlus avait passé la porte en sifflant comme un gros bourdon [*sic*], un autre, un vrai celui-là, entrait dans la cour »². Enfin, le vocabulaire

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 4.

² *Ibid.*, p. 8.

même utilisé par Proust ne permet plus de douter du souci de l'auteur de confondre les deux : que ce soit Jupien « enraciné comme une plante »¹ ou Jupien prenant « des poses avec la coquetterie qu'aurait pu avoir l'orchidée pour le bourdon providentiellement survenu »². Tout aussi significative est la fin de la comparaison entre ces deux couples, lorsque le narrateur cesse de prêter attention au jeu du bourdon et de l'orchidée :

« J'avais perdu de vue le bourdon, je ne savais pas s'il était l'insecte qu'il fallait à l'orchidée, mais je ne doutais plus [...] de la possibilité miraculeuse de se conjoindre alors que M. de Charlus [...] avait rencontré le giletier et avec lui la bonne fortune réservée aux hommes du genre du baron. »³

Mais Proust ne limite pas la comparaison entre l'inverti et les éléments naturels aux seuls Charlus et Jupien. En effet, dans son souci de généralisation à l'ensemble des invertis, il appellera à considérer l'inverti qui a décidé de vivre « avec une femme » : même si « sa » femme le prive de liberté, il trouvera « le moyen de s'attacher à un homme, **comme le volubilis jette ses vrilles**⁴ là où se trouve une pioche [...] »⁵.

Proust présente, dans *Sodome et Gomorrhe I*, la fécondation de l'orchidée par le bourdon, évoquée ci-dessus, comme répondant à une loi supérieure à la volonté humaine, supérieure même aux lois naturelles : celles-ci étant « gouvernées elles-mêmes par des lois de plus en plus hautes »⁶. De même que la fécondation répond à des lois supérieures, les écarts par rapport à la norme, selon Proust, répondent à ces mêmes lois. Ainsi, s'il est nécessaire qu'une fleur soit fécondée par le pollen d'une autre fleur, « c'est que l'autofécondation, [...] comme les mariages répétés dans une même famille, amènerait la dégénérescence [...] »⁷. Mais si cette règle d'« hétéro-fécondation » peut n'être pas respectée, c'est en vertu de l'obéissance à une autre règle de l'ordre naturel : éviter à tout prix que l'essor d'une espèce soit excessif, qu'elle se développe « démesurément ». Et dans ce cas,

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 6.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 9.

⁴ Nous soulignons .

⁵ *Sodome et Gomorrhe*, p. 23.

⁶ *Ibid.*, p. 5.

⁷ *Ibid.*

« comme une antitoxine défend contre la maladie, comme le corps thyroïde règle notre embonpoint [...], un acte exceptionnel d'autofécondation vient à point nommé donner son tour de vis, [...] fait rentrer dans la norme la fleur qui en était exagérément sortie »¹.

Proust parle toujours ici du monde végétal. Mais, nous l'avons vu, Proust manifeste la volonté de « perdre » le lecteur entre des considérations sur la nature et celles qui sont le propos de *Sodome et Gomorrhe*, à savoir l'inversion. Il faut donc en conclure que l'inversion elle-même répond à des lois supérieures.

Comment ne pas voir, dans la confusion volontaire entre les deux types de couples évoqués plus haut, une volonté d'amener le lecteur à observer, avec le narrateur, les invertis comme on observe des insectes ou le règne végétal ? Dans ce travail d'entomologiste, Proust adopte un ton neutre et scientifique, gage d'une relative objectivité. Mais la présentation de l'inversion comme phénomène observable dans la nature a une conséquence non négligeable. Il s'agit en effet, pour Proust, non plus de peindre des comportements, de décrire des mœurs particulières susceptibles d'être jugées en termes de moralité, mais de traiter d'un phénomène naturel.

On peut le voir ici procéder à ce que l'on pourrait qualifier de « naturalisation de l'inversion ». C'est dans ce sens-là qu'il paraît se diriger lorsqu'il fait dire au narrateur que cette « scène [...] était empreinte d'une étrangeté, ou si l'on veut d'un naturel, dont la beauté allait croissant »². Chose significative, on peut également observer un grand nombre d'occurrences du terme *nature* et de tous ses dérivés tels que *naturel(le)*, *naturellement*, etc. Marcel Muller³ recense plus de quinze de ces occurrences dans *Sodome et Gomorrhe I*. Si toutes ne renvoient pas à la question de l'inversion, elles créent cependant dans le chef du lecteur une ambiance générale d'« histoire naturelle » ou, du moins, un climat général de réflexion en termes de nature. De plus, nombre de ces références « naturelles » sont directement liées aux « messieurs de Charlus ». Ainsi, les cheveux tressés de l'inverti au réveil présentent

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 5.

² *Ibid.*, p. 7.

³ MULLER, M., « *Sodome I* » ou la naturalisation de Charlus, dans *Poétiques*, numéro 8, 1971, pp. 470-478.

une « inflexion si féminine [et,] déroulés, ils tombent si naturellement en tresses sur la joue »¹. De surcroît, il est dit que les invertis reconnaissent les leurs à des « signes naturels »². Cette notion de nature est présente également à l'esprit du narrateur lorsqu'il observe la rencontre de Charlus et de Jupien, et qu'il cherche un comparatif satisfaisant aux deux invertis :

« Plus près de la nature encore – et la multiplicité des comparaisons est elle-même d'autant plus naturelle qu'un même homme, si on l'examine pendant quelques minutes, semble successivement un homme, un homme-oiseau ou un homme-insecte³, etc.– on eût dit deux oiseaux, le mâle et la femelle [...]. »⁴

Si la forte présence de l'idée de nature constitue un premier indice qui corrobore l'hypothèse d'une volonté de naturalisation de l'inversion par Proust, la désignation de l'ensemble des invertis comme la « race des tantes » en est un autre. Proust établit à plusieurs reprises une comparaison très claire entre cette « race des tantes » et la race juive. Ainsi la longue phrase qui court de « Race sur qui pèse une malédiction » à « fatalité de la race »⁵ procède à pas moins de cinq références à la race juive, en parlant de la « race maudite » des invertis. Ces comparaisons ne semblent pas avoir pour seul but d'amener le lecteur à une prise en considération du caractère « maudit » de ces deux races, ni de l'amener à une certaine compassion à l'égard de leurs membres.

Proust écrit par ailleurs : « les juges excusent plus facilement l'assassinat chez les invertis et la trahison chez les juifs pour des raisons tirées du péché originel et de la fatalité de la race »⁶. Cette comparaison avec la race juive, cause fatale de comportements, permet d'établir que Proust entend, dans l'expression « race des tantes », le mot *race* dans le sens scientifique du terme : un « groupe ethnique qui se différencie des autres par un ensemble de caractéristiques physiques

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 22.

² *Ibid.*, p. 19.

³ Proust aurait pu ici ajouter « un homme-femme ».

⁴ *Sodome et Gomorrhe*, p. 8.

⁵ *Ibid.*, pp. 16-17.

⁶ *Ibid.*, p. 17.

héréditaires [...] »¹. Cette idée d'hérédité chez les invertis pourrait prêter à sourire, mais Proust indique que ceux-ci ont le droit de croire que leur amour n'est pas un caprice, mais une « véritable prédestination », préparée par les harmonies du tempérament « de leurs ascendants, par leur plus lointaine hérédité »². Il s'agit d'une hérédité imaginaire, c'est un fait, d'une hérédité venue des « mondes où nous avons passé nos vies antérieures ». Cependant l'introduction de cette notion d'hérédité confirme l'idée selon laquelle Proust parle de race au sens ethnique du terme. Il est d'ailleurs significatif que, lorsqu'il parle des invertis comme groupe, Proust utilise principalement ce terme de « race », « race sur qui pèse une malédiction »³, invertis qui ont « les caractères physiques [...] d'une race », etc. Gage du caractère racial de l'inversion, Proust donne dans *La Recherche* un signe probant de la possible transmission héréditaire de celle-ci.

Outre les reprises fréquentes des termes d' « hérédité » et de « race »⁴, Proust fournit dans *Sodome et Gomorrhe II*, chapitre premier, une piste dont la pertinence ne pourra se vérifier que dans *Albertine disparue*. Robert de Saint-Loup, dans le cadre d'un dîner chez les Guermantes, manifeste son étonnement auprès du narrateur de voir le baron de Charlus, son oncle et grand coureur de jupons⁵, faire partie du conseil de famille chargé de l'amener à plus de sagesse. Le narrateur fait alors part de son avis au lecteur :

« Quand l'atavisme, les ressemblances familiales seraient seules en cause, il est inévitable que l'oncle qui fait la semonce ait à peu près les mêmes défauts que le neveu qu'on l'a chargé de gronder [...]. D'ailleurs même si les fautes de l'oncle sont différentes de celles du neveu, l'hérédité peut n'en être pas moins dans une certaine mesure la loi causale [...] »⁶

Ainsi donc, certains défauts ou certaines caractéristiques du neveu sont à mettre en rapport avec ceux et celles de l'oncle. L'on sait ici déjà que le baron de Charlus s'est

¹ REY-DEBOVE, J., REY, A. (dir.), *Le nouveau petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, nouvelle édition remaniée et amplifiée, Paris, Le Robert, 1993.

² *Sodome et Gomorrhe*, p. 29.

³ *Ibid.*, p. 16.

⁴ On dénombre plus de sept occurrences du mot *race* dans la longue phrase évoquée ici en page 21.

⁵ Du moins le croit-il.

⁶ *Sodome et Gomorrhe*, p. 91.

révélé, aux yeux du narrateur et du lecteur, être un inverti. N'ayant à ce moment-ci du texte aucun doute sur les orientations (hétéro) sexuelles de Robert de Saint-Loup, le lecteur ne pourra rapprocher ces « défauts » communs de l'oncle et du neveu à la question de l'inversion. Cependant, la découverte par le narrateur de l'inversion de Robert de Saint-Loup, dans *Albertine disparue*, permet de donner un tout autre sens à cette phrase. La découverte de l'homosexualité du neveu de Charlus permet au narrateur de mener une même analyse que celle effectuée sur l'oncle. Ici encore, la découverte de l'inversion sert de révélateur aux yeux du narrateur. Celui-ci ne sera en effet plus capable de regarder les actions, passées et présentes, de Robert qu'à travers le filtre de ses mœurs particulières. Dans ce sens, il comparera les actions du neveu et de l'oncle, telles que les regards prétendument froids et distants portés sur les hommes. À travers cette réflexion sur les points communs entre les deux hommes, le narrateur tente de découvrir comment Robert a pu passer « des goûts de son père à ceux de son oncle »¹. Il forge alors l'hypothèse, « qui confine à l'histoire naturelle », que le baron de Charlus et Robert de Saint-Loup ne sont pas ce

« qu'on pourrait appeler [des] Guermantes affecté[s] d'une tare et l'exprimant en partie à l'aide des traits de la race des Guermantes, mais [que c'est] le duc de Guermantes [,hétérosexuel,] qui serait dans une famille perversie l'être d'exception, que le mal **héréditaire**² a [...] épargné [...] »³.

L'on peut donc voir que les idées d'hérédité et de race, parlant de l'inversion et des invertis, relèvent d'une hypothèse assumée et démontrée en de nombreux endroits du texte par Marcel Proust. Ces idées de race et d'hérédité en amènent naturellement une autre : l'idée d'une explication strictement biologique, médicale, de l'existence des invertis, explication sur laquelle nous aurons à revenir.

Nous l'avons dit, en raison de l'analogie très forte qu'il établit entre d'une part les invertis, sous les traits de Charlus et Jupien, et d'autre part les éléments naturels par excellence que sont les fleurs et les insectes, et après avoir posé l'hypothèse de l'inversion comme état héréditaire lié à l'appartenance à une race,

¹ *Albertine disparue*, p. 2122.

² Nous soulignons.

³ *Albertine disparue*, p. 2123.

Proust manifeste clairement le souci de voir les lecteurs observer les invertis du même œil que celui qu'il pose sur eux : le regard d'un entomologiste neutre. Ce regard neutre est toutefois empreint d'une certaine fascination pour la beauté des phénomènes observés. Proust souligne, en effet, que cette manière d'aborder les choses peut modifier la perception des éléments observés. Il le montre d'ailleurs, prenant pour exemple l'aversion initiale du narrateur pour les méduses :

« Méduse ! Orchidée ! Quand je ne suivais que mon instinct, la méduse me répugnait à Balbec ; mais si je savais la regarder, comme Michelet, du point de vue de l'histoire naturelle et de l'esthétique, je voyais une délicieuse girandole d'azur. »¹

Par là même, Proust tente d'initier le lecteur à la beauté « naturelle » de l'inversion.

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 28.

1.3. Un appel à l'observation de la beauté du phénomène

Cette tentative d'initiation à la beauté naturelle de l'inversion débute par la phrase : « Cette scène [...] était empreinte d'une étrangeté ou, si l'on veut, d'un naturel dont la beauté allait croissant »¹. Proust justifie ici le fait qu'il prenne la parole sur le phénomène de l'inversion par la fascination que suscite chez lui la beauté du phénomène observé, c'est-à-dire du comportement des invertis. Ainsi il évoque lors de l'épisode de la « conjonction Jupien-Charlus » la manifestation, à travers l'harmonie des attitudes des deux invertis, des « lois d'un art secret »². Ces mêmes lois se manifestent également dans « la beauté des regards de M. de Charlus et de Jupien »³. De plus, « cette beauté, c'était la première fois que [le narrateur] voyai[t] le baron et Jupien la manifester »⁴. Si Marcel voit cette beauté pour la première fois, c'est bien qu'il ne soupçonnait pas auparavant l'appartenance des deux hommes à la « race des tantes ».

On l'a vu, la découverte de l'inverti en M. de Charlus opère aux yeux du narrateur une transfiguration du baron. Cet homme chez qui les « traits généraux de toute une famille prenaient [...] une finesse plus spiritualisée, plus douce »⁵, une fois qu'il est perçu en tant que ce qu'il est, voit fleurir sur sa figure « quelque chose [d'] affectueux, de [...] désarmé »⁶. Mais cette beauté n'est pas propre au baron et à son amant. Dans le souci de généralisation qui est le sien dans *Sodome et Gomorrhe I*, Proust élargit l'observation du baron et de Jupien à l'ensemble de la « race maudite ». Ainsi il évoque « ces êtres [...] infiniment plus jeunes et plus beaux⁷, [incarnant] l'homme prédestiné pour satisfaire les [messieurs de Charlus] : l'homme qui n'aime que les vieux messieurs »⁸. Plus loin dans la généralisation, lorsqu'il parle de l'homme-femme qui sort du sommeil le matin, Proust évoque l'émerveillement que suscite la vision de la « jeune fille » qui « profite des moindres

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 7.

² *Ibid.*, p. 6.

³ *Ibid.*, p. 7.

⁴ *Ibid.*, p. 7.

⁵ *Ibid.*, p. 5.

⁶ *Ibid.*, p. 6.

⁷ Nous soulignons.

⁸ *Sodome et Gomorrhe*, p. 9.

issues de sa prison [masculine] » pour « trouver ce qui était nécessaire à sa vie »¹. Cette prison masculine n'est pas non plus sans beauté sous la plume de Proust. En effet, il propose d'admirer « dans le visage de cet homme des délicatesses qui nous touchent, une grâce, un naturel dans l'amabilité »². On a pu le lire, le narrateur explique comment il est parvenu, à Balbec, à dépasser la répugnance instinctive que lui inspiraient les méduses pour les observer du « point de vue de l'histoire naturelle et de l'esthétique »³. Il explique également comment cela avait transfiguré la répugnante méduse en « délicieuse girandole d'azur ». À un autre moment de *Sodome et Gomorrhe I*, Proust applique le même principe de la suspension de la répugnance en vue de percevoir la beauté des choses. Parlant des invertis, le narrateur fait en effet un constat :

«Et même, celui qui nous répugne est le plus touchant, plus touchant que toutes les délicatesses, car il représente un admirable effort inconscient de la nature [...]. »⁴

Ainsi, c'est par la suspension du jugement et la seule observation d'un point de vue objectif d'« histoire naturelle » que le narrateur est en position de percevoir toute la beauté que recèlent l'inversion, les invertis et la rencontre entre ceux-ci. Ou, en d'autres termes, ce n'est que parce qu'il observe les invertis d'un regard d'entomologiste qu'il éprouve un intérêt pour la beauté de l'inversion.

Mais si Proust propose de modifier le regard porté sur les invertis, il ne le fait pas seulement par un appel à l'observation de la beauté inhérente de l'inversion. À plusieurs reprises, Proust pose un diagnostic clinique en liant l'inversion à des troubles physiologiques, à un dérèglement du système nerveux. Ainsi, Morel manifeste une « neurasthénie compliquée de mauvaise éducation »⁵ et « Monsieur de Charlus n'était en somme qu'un Guermantes. Mais il avait suffi que la nature déséquilibrât en lui le système nerveux pour qu'au lieu d'une femme [...] il préférât

¹ *Ibid.*, p. 22.

² *Sodome et Gomorrhe*, p. 23.

³ *Ibid.*, p. 28.

⁴ *Ibid.*, p. 23.

⁵ *Ibid.*, p. 450.

un berger de Virgile ou un élève de Platon »¹. Si Proust lie l'inversion à ces troubles physiologiques, on est en droit de se demander ce que devient la théorie des « hommes-femmes ». En effet, soit les invertis sont ce qu'ils sont en raison d'un développement particulier de l'embryon d'où ils tirent leur origine, ce qui ferait de l'homosexualité ou de l'inversion un état inné, soit ils sont invertis en raison d'une modification ultérieure de leur physiologie. Il est significatif que Proust lie ces deux explications. La première permet de dire ce que les habitants de Sodome sont et la deuxième permet de montrer comment cet état opère des modifications dans l'être même de l'inverti. Ces modifications, Proust les relie à certaines qualités de l'inverti, notamment celles du baron de Charlus. Ainsi, Proust explique que des « qualités [...] souvent liées à ce déséquilibre [dans la physiologie du baron] avaient fait de M. de Charlus un pianiste délicieux, [...] un élégant discoureur »². Proust, s'adressant par ailleurs à André Gide, confirme qu'il est « convaincu que c'est à son homosexualité que M. de Charlus doit [...] d'être tellement plus fin, plus sensible »³. On verra d'ailleurs le baron de Charlus être considéré, à un tout autre moment du texte, comme plus « intelligent que les autres Guermantes »⁴. Cette idée d'une certaine supériorité, du moins en certains points, de l'inverti sur l'homme considéré comme normal, semblait aux yeux de Proust une question à traiter nécessairement. En effet, dans une des esquisses du « morceau sur les tantes », Proust s'invite à se rappeler que

« Pour Charlus, il faudra dire que Saint-Loup s'était demandé ce qui rendait son oncle Charlus supérieur au reste de la famille, maintenant je me rendais bien compte que l'intelligence est tellement liée à certaines conditions physiologiques que sans doute le principe qui le fait différent de son frère le duc de Guermantes, venait sans doute du petit coup de pouce détraqueur qu'avait donné à sa machine nerveuse son homosexualité. »⁵

C'est d'ailleurs en raison du lien qu'il établit entre les qualités du baron et son inversion, et parce qu'il veut que le lecteur soit amené à l'établir, que Proust note,

¹ *Ibid.*, p. 344.

² *Sodome et Gomorrhe*, p. 344.

³ PROUST, M., *Lettres à André Gide, avec trois lettres et deux textes d'André Gide*, Neuchâtel et Paris, Ides et Calendes, 1949, pp. 38-42.

⁴ *Sodome et Gomorrhe*, p. 57.

⁵ *Sodome et Gomorrhe, Esquisse IV*, p. 954.

dans la même esquisse, « À Balbec, il faudra qu'il [le baron] joue bien du Chopin, et Saint-Loup me dira qu'il est très supérieur au reste de la famille, qu'on se demande pourquoi »¹.

Mais si Proust veut amener le lecteur à prendre en compte les qualités inhérentes des invertis, tout comme il l'a poussé à prendre en compte leur beauté naturelle, il le mène alors à porter sur eux un regard moins « objectif » que ce qui semblait être les modalités d'observation d'un « entomologiste ». Si Proust semble renoncer ici à la neutralité du regard, on est en droit de se demander quelle position il adopte par rapport aux invertis. Dans un passage déjà évoqué ici, le narrateur se demande, et demande au lecteur, pourquoi « admirant dans le visage de cet homme des délicatesses qui nous touchent, une grâce, un naturel dans l'amabilité comme les hommes n'en ont point, serions-nous désolés d'apprendre que ce jeune homme recherche les boxeurs ? »² On remarquera ici l'emploi du terme *naturel* et l'idée que l'inverti n'est pas assimilable aux hommes parce qu'il présente des caractéristiques telles que « les hommes n'en ont point ».

Proust ne répondra pas exactement à la question posée, mais dira en revanche pourquoi nous n'avons pas à être « désolés » que le jeune inverti ait des préférences pour les boxeurs. Proust invite en effet le lecteur à considérer que l'homme et la femme présents dans l'inverti sont « deux aspects différents d'une même réalité ». Il suggère même que l'inverti, source de répugnance, est malgré tout « plus touchant que toutes les délicatesses, car il représente un admirable effort inconscient de la nature : la reconnaissance du sexe par lui-même [...] »³. Proust manifeste, ici encore, une admiration pour ce qui est un effet de la nature. Il introduit également l'idée du caractère inconscient de cet effet. Proust appelle, en fait, à la suspension de tout jugement moral, tout comme on devrait le suspendre face à une manifestation naturelle, ne jugeant pas en termes de bien ou de mal ce qui n'a pas de volonté consciente. Sur la question de la nature du jugement à porter sur l'inversion, le narrateur se prononcera d'ailleurs clairement dans *Albertine disparue*. Lorsqu'il parlera des rapports ambigus qu'entretient Robert de Saint-Loup avec les hommes et

¹ *Sodome et Gomorrhe, Esquisse IV*, p. 954.

² *Sodome et Gomorrhe*, p. 23.

³ *Ibid.*

les femmes, il manifestera son absolue indifférence, sur le point de la morale, au fait qu'on « trouvât son plaisir auprès d'un homme ou d'une femme »¹.

C'est d'ailleurs là un avis largement partagé dans le petit monde qui gravite autour des Guermantes. Ainsi, à propos des rumeurs qui courent sur les mœurs inhabituelles du baron de Charlus, Proust fait dire à M. Legrandin le peu d'importance à y attacher : « Oh ! je sais tout ce qu'on dit de lui. Mais je ne crois jamais ces choses-là. D'ailleurs, la vie privée des autres ne me regarde pas »². Et même, les bruits qui circulent à propos du baron de Charlus ne peuvent empêcher M. Legrandin de dire tout le bien qu'il a pu penser du frère du duc de Guermantes : « Il m'a fait l'effet d'un sensible, d'un cœur bien cultivé »³.

¹ *Albertine disparue*, p. 2122.

² *Ibid.*, p. 2107.

³ *Ibid.*

1.4. Un début de légitimation ?

On le voit, Proust appelle à une suspension de tout jugement moral. Mais ce n'est pas seulement en raison de la position d'observateur extérieur qu'il convient d'adopter. Proust, à de nombreuses reprises, parle du caractère maudit de la « race des tantes ». Mais il ne fait pas là référence uniquement aux malheurs que représentent la difficulté dans la quête d'un « autre-même » ou le mal-être des invertis solitaires. Le malheur le plus grand de l'inverti, ce n'est pas lui-même ni les autres invertis. Son malheur, c'est le regard jeté par le reste de la société sur les « descendants [...] des habitants de Sodome », qui sont obligés de dissimuler leur différence de peur d'être mis au ban de la société :

« Race sur qui pèse une malédiction et qui doit vivre dans le mensonge et le parjure, puisqu'elle sait tenu pour punissable et honteux, pour inavouable, son désir, ce qui fait pour toute créature la plus grande douceur de vivre [...] »¹.

Si le jugement moral négatif porté sur l'inversion est montré par Proust comme difficilement acceptable, c'est en vertu de deux raisons.

La première a été ici largement expliquée. En effet, Proust a montré en quoi l'inversion était d'ordre naturel, inconscient. Il serait donc, pour cette raison, difficilement concevable de poser un jugement culturel sur un fait strictement naturel, donc « a-culturel ». C'est d'ailleurs pour cela que Proust se refuse à considérer l'inversion comme un vice. Il va par trois fois, et dans des parties du texte assez proches l'une de l'autre, aborder cette question. La première fois, pour signaler qu'il n'utilise ce terme de *vice* que « pour la commodité du langage »². Une deuxième fois, pour souligner le caractère impropre de ce terme : « leur vice, ou ce qu'on appelle improprement ainsi [...] »³. Une troisième fois, comme un rappel des deux premières : « leur vice (comme on dit) [...] »⁴. Il faut cependant noter que, selon Proust, les invertis peuvent avoir un comportement qui relève du vice. C'est le cas

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 16.

² *Ibid.*, p. 15.

³ *Ibid.*, p. 19.

⁴ *Ibid.*, p. 26.

lorsqu'ils font fi de leur véritable nature et adoptent, artificiellement, le comportement attendu d'un homme par la société. Ce comportement « contre-nature », c'est la négation de ce qu'ils sont :

« pour l'inverti le vice commence, non pas quand il noue des relations [avec d'autres invertis] (car trop de raisons peuvent les commander), mais quand il prend son plaisir avec des femmes »¹.

La deuxième raison pour laquelle Proust invite à la suspension du jugement moral a déjà été évoquée ici : ce jugement est en soi inacceptable en raison de la souffrance qu'il occasionne aux invertis et en raison des comportements qu'il les pousse à adopter. En d'autres termes, la malédiction des invertis c'est l'intolérance de la société. Bien entendu, Proust a montré comment le narrateur et certains autres, dont le duc de Guermantes et M. Legrandin, manifestaient, si pas de la tolérance, du moins une certaine indifférence à l'encontre de la particularité des invertis. Mais il s'attache aussi à montrer la difficulté de vie de ces derniers face au regard culpabilisateur de la société, qui les pousse à la dissimulation de ce qu'ils sont. Au premier rang de la source de culpabilité, leur mère, « à laquelle ils sont obligés de mentir, même à l'heure de lui fermer les yeux »². Au-delà de la mère, Proust montre également, dans une première esquisse, les difficultés de communication avec la famille tout entière : « exclus de la famille avec qui ils ne peuvent être en entière confiance [...] »³. Mais l'exclusion des invertis ne se limite évidemment pas au cercle restreint de la sphère familiale. L'inverti, de par sa condition et la nécessité dans laquelle il est de mentir, est dans l'incapacité de lier des relations sincères et amicales avec d'autres :

« [...] amis sans amitiés, malgré toutes celles que leur charme fréquemment reconnu inspire et que leur cœur souvent bon ressentirait ; mais peut-on appeler amitiés ces relations qui ne végètent qu'à la faveur d'un mensonge et

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 23.

² *Ibid.*, p. 17.

³ *Sodome et Gomorrhe, Esquisse I*, p. 925.

d'où le premier élan de confiance et de sincérité qu'ils seraient tentés d'avoir les ferait rejeter avec dégoût [...] »¹.

Ainsi, les seuls rapports sociaux véritables ne pourraient se tisser qu'à la faveur d'un mensonge initial de l'inverti : la négation de ce qu'il est. Mais même ce mensonge ne peut permettre à tous de vivre, même dissimulés, au sein de la société. En effet, Proust montre où mène la condamnation morale des invertis par la société. Rejetés, ceux-ci n'ont d'autre solution que de se mettre en retrait, au sein d'un autre groupe, « formant une franc-maçonnerie bien plus étendue [...] et moins soupçonnée que celle des loges »². La cause de ce repli sur eux-mêmes des invertis, Proust en donne un indice dans un autre moment de *Sodome et Gomorrhe I*. Parlant d'un jeune homme qui se découvre être un inverti, il dit que celui-ci en arrive un jour à ne plus être capable de se mentir et de mentir aux autres. Dès lors, il part « vivre à la campagne, fuyant [...] le reste de l'humanité par honte »³.

Il ne s'agit bien sûr ici que de l'« inverti solitaire » évoqué plus haut, mais ceux qui se réunissent en groupes plus ou moins dissimulés n'en sont pas moins soumis au sentiment de honte, responsable de leur éloignement du reste de la société. Et parfois chez ceux-là, qui vivent pourtant dans une sous-société parfaitement organisée, dans des groupes comparables à « des organisations professionnelles »⁴, même chez ceux-là « la contrainte sociale est trop lourde »⁵ et les mène à s'isoler du reste du monde ou à essayer de rentrer dans la norme. Soit qu'ils aient essayé de s'affirmer en tant qu'invertis, « par une sorte d'enfantillage, pour taquiner leurs amis, pour choquer leurs parents »⁶, et se soient vus dans l'obligation de « réparer par une tenue sévère, protestante, le tort qu'ils se sont faits quand ils étaient emportés par le [...] démon qui pousse [...] à vivre de manière scandaleuse, à rompre avec tous les usages, à bafouer leurs famille [etc.] »⁷ ; soit qu'ils suivent l'exemple de l'« inverti solitaire » déjà évoqué et se retirent du monde. D'autres, enfin, ont à ce point intégré la condamnation morale des invertis par la société qu'ils en éprouvent une horreur,

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 17.

² *Ibid.*, p. 18.

³ *Ibid.*, p. 26.

⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁵ *Ibid.*, p. 21.

⁶ *Ibid.*, p. 24.

⁷ *Ibid.*

toutefois mêlée d'un certain désir, à l'égard de ceux qui leur ressemblent. Ceux-là « partent vivre à la campagne, fuyant leurs pareils [...] par horreur de la monstruosité ou crainte de la tentation »¹.

Ayant montré quelle était la position de Proust à l'égard des invertis, il nous reste à déterminer si oui ou non Proust semble prôner une certaine tolérance à l'égard des invertis, voire l'accord d'une certaine légitimité. Plusieurs éléments qui ont été dégagés ici permettent une première ébauche de réponse. Certes, la mise en évidence du rôle joué par la société des non-invertis dans le malheur des descendants de Sodome ne constitue pas en soi un appel à la légitimation de ceux-ci. Cependant Proust semble appeler le lecteur, dont il ne remet évidemment pas en question l'« hétérosexualité² », à une certaine commisération à l'égard des invertis, ou du moins à de la pitié. Mais Proust ne s'arrête pas là. Il souligne la beauté du phénomène de l'inversion et met en évidence les qualités artistiques ou de caractère des invertis, dues aux modifications physiologiques qu'elle entraîne chez eux. Proust prend également à témoin le lecteur, l'invitant à faire sien son point de vue sur la beauté des invertis.

La considération des invertis comme supérieurs en certains points à l'ensemble de la société des non-invertis, la volonté de Proust de voir le lecteur faire siennes sa conception des choses, tout cela paraît pouvoir être considéré comme un appel à une certaine légitimation des invertis. De plus, par le fait qu'il définisse l'inversion comme un état naturel ayant une cause biologique ou physiologique, il souligne l'inadéquation d'un quelconque jugement moral. C'est certainement ce dernier point qui doit faire pencher vers l'idée que Proust appelle à une tolérance certaine à l'égard des « descendants des habitants de Sodome ». Du moins, c'est un premier état de réponse à la question de la légitimation soulevée ici. Nous verrons plus loin que cette réponse doit être nuancée.

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 21.

² Par la mise entre guillemets nous voulons rappeler que l'idée même d'hétérosexualité n'avait pas alors encore cours. Cela s'explique par le fait que ce concept n'entrera en opposition avec celui d'*homosexualité* que lorsque ce à quoi renvoie ce dernier sera considéré comme partie intégrante des réalités à prendre en compte. Cependant, le terme d'*hétérosexualité* avait déjà été forgé en 1896 par Krafft-Ebing, lequel l'a employé pour désigner une forme pathologique de sexualité. Ce n'est qu'en 1926, sous la plume de Freud, que ce terme prendra le sens que nous lui connaissons actuellement. À propos de l'évolution du concept d'hétérosexualité, voir KATZ, J.-N., *L'invention de l'hétérosexualité*, Paris, EPEL, 2001.

2. *Une prise de position dans un débat d'actualité*

L'on sait que Proust avait la volonté de faire de l'inversion l'un des thèmes principaux de *La Recherche*. Ou, du moins, que *La Recherche* condense les différents sujets dont Proust désirait traiter, sans toutefois savoir s'il fallait les étudier chacun séparément sous forme d'essais ou s'il fallait faire d'une entreprise romanesque une condensation fictionnelle des différents sujets tels qu'une « étude sur la noblesse, un roman parisien, un essai sur les femmes » et « un essai sur la pédérastie [...] »¹. Dès 1908, en effet, il annonce qu'il se met à un « long travail », première annonce de *La Recherche*, sans être capable de répondre à différentes questions : « Faut-il en faire un roman, une étude philosophique, suis-je romancier ? »² Des différents thèmes énoncés ci-dessus, celui de l'inversion n'est pas le moindre. En effet, la question de l'inversion est annoncée bien avant la publication de *Sodome et Gomorrhe I*, joint au *Côté des Guermantes II*. On peut en trouver des allusions claires, même si elles semblent minoritaires, dans *Du côté de chez Swann*, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* ou dans *Du côté des Guermantes I*. La scène de sadisme saphique du *Côté de chez Swann* n'est évidemment pas l'allusion la moins significative aux mœurs des habitants de Sodome et Gomorrhe.

Mais on ne dénombre pas que des références claires à l'inversion. De nombreux éléments, épars, ne pourront prendre leur sens d'allusion à l'inversion qu'à la lecture de *Sodome et Gomorrhe I et II*. Par exemple, il est dit, dans *Du Côté de chez Swann*, que le baron de Charlus « regrette énormément sa femme [...] mais comme un cousin, comme une sœur [et qu'il] est vrai que c'étaient deux saints, ce qui rend le deuil un peu spécial »³. Dans un autre genre, les questionnements du narrateur sur le caractère étrange et particulier, presque intrigant, du baron de Charlus constituent des indices qui ne prendront sens qu'à la faveur de la révélation qui constitue l'ouverture de *Sodome et Gomorrhe I*. On peut donc voir que, dans le

¹ Lettre à Louis d'Albuféra, citée dans DIESBACH, G., *Proust*, Paris, Perrin, pp. 419-420.

² PROUST, M., *Carnet 1908*, cité dans RAIMOND, M., FRAISSE, L., *Proust en toutes lettres*, Bordas, Paris, 1989, p. 19.

³ PROUST, M., *Du côté de chez Swann*, cité dans PIERRE-QUINT, L., *Marcel Proust, sa vie, son œuvre*, Marseille, Editions du Sagittaire, 1925, p. 211.

chef de Proust, cette question de l'inversion a fait l'objet d'une longue maturation et d'une longue mise en situation au sein de *La Recherche*. On voit d'autant plus l'importance que Proust désirait accorder à cette question que, si l'on en croit Léon Pierre-Quint¹, « Proust songea à intituler son ouvrage *Sodome et Gomorrhe*, au lieu d'*À la recherche du temps perdu* ».

De la genèse de *La Recherche* en 1907-1908 à la publication de *Sodome et Gomorrhe II* et l'achèvement d'imprimer de *La Prisonnière* en 1921-1922, se sont écoulées une quinzaine d'années. Années durant lesquelles Proust a pu rédiger, modifier *La Recherche* et y intégrer différentes influences. Mais déjà, avant la réflexion sur le moyen d'intégrer l'homosexualité dans son roman, Proust s'était intéressé à la question de l'inversion et de son explication. Cette question a surgi dans l'esprit de Proust bien avant les premières ébauches de *La Recherche*, notamment en raison de différents événements historiques. Nous ne nous prononcerons donc pas ici sur le caractère autobiographique ou non de l'oeuvre de Proust. Certains l'ont fait, tels Marie Miquet-Ollagnier² ou Dorrit Cohn³, mais ce n'est pas là le propos de notre démarche. Nous nous proposons uniquement de mettre en lumière ici ce en quoi la personne de Marcel Proust, à travers *La Recherche*, est le témoin d'un monde qui dépasse celui, forcément restreint et « fictionnalisé », du roman. Ou, en d'autres termes, nous allons tenter de montrer en quoi la théorie explicative de l'inversion proposée par Proust n'est pas le produit de la seule réflexion de l'auteur et en quoi elle répond à des préoccupations qui dépassent largement ce cadre personnel.

¹ PIERRE-QUINT, L. *op. cit.*, p. 212.

² MIQUET-OLLAGNIER, M., *Le Jeu du dompteur dans « Sodome et Gomorrhe »* dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 4-5, 1991, pp. 634-660.

³ COHN, D., *L'Ambiguïté générique de Proust*, dans *Poétique*, XXVIII, 1997, 105-123.

2.1. Un débat scientifique

2.1.1. La théorie du troisième sexe : Heinrich Ulrichs et Magnus Hirschfeld

La théorie de l'homme-femme telle qu'elle est proposée par Proust pouvait paraître novatrice dans la littérature française. Le traitement même de la question de l'homosexualité était resté, en littérature, l'apanage de quelques auteurs audacieux dont les œuvres n'eurent pas, en France, le retentissement provoqué par *Sodome et Gomorrhe*. Mais la théorie explicative de l'inversion, au centre de *Sodome et Gomorrhe I*, n'est pas le fruit de la réflexion du seul Proust. Elle est inspirée par tout un courant de réflexion, né dans le champ de la psychologie. En guise de précurseur à ce courant : Heinrich Ulrichs, qui popularisera le terme d'*uranisme*, qui désigne « l'homosexualité provoquée par une anomalie qui [produit] une " âme de femme dans un corps d'homme" »¹.

Selon Ulrichs, les instincts dits anormaux des homosexuels seraient en réalité innés, et donc naturels. Au début du développement des embryons, il n'y a aucune distinction sexuelle entre ceux-ci. Ce n'est que plus tard dans le développement embryonnaire que s'opérerait, selon Ulrichs, une distinction entre les sujets mâles, les sujets femelles et une troisième catégorie sexuelle postulée par Ulrichs : les "urning". Cette dernière catégorie d'embryons posséderait, toujours selon lui, les caractéristiques physiques d'un des genres communément admis, et un instinct sexuel correspondant à celui de l'autre genre. En d'autres termes, les homosexuels masculins posséderaient les caractéristiques extérieures de l'homme, mais avec l'instinct sexuel d'une femme et, donc, le désir pour les hommes. Nous sommes évidemment ici très proches de la théorie de l'homme-femme de Proust.

On le voit, Ulrichs donne une explication biologique de l'inversion. L'inversion n'est alors donc plus une perversion morale, une déviance sexuelle, mais un écart de la nature elle-même par rapport à sa propre norme. Ce caractère naturel,

¹ BORILLO, D., *L'homophobie*, Paris, Presses Universitaires de France, (*Que sais-je ?*), 2000.

ou prétendu tel, de l'inversion constitue, pour Ulrichs, un élément fondamental devant amener à l'arrêt de la condamnation morale et pénale des homosexuels ou invertis, ce qui, là aussi, nous rapproche de l'œuvre de Proust. Ulrichs fut un des grands avocats de la cause homosexuelle en Allemagne et fut « l'un des premiers à plaider pour la justice et l'humanité envers les amants du même sexe »¹. Mais si sa conviction, selon laquelle les invertis « naissaient » de cette orientation de certains embryons vers ce troisième sexe, se fit une large place au sein de la communauté médicale, celle-ci refusa l'autre aspect de la démarche explicative de Ulrichs : son plaidoyer pour une meilleure compréhension des invertis et, par là, une acceptation de ceux-ci au sein de la société.

Si le propos de Proust est proche de ce qu'a pu proposer Ulrichs comme explication de l'inversion des sexes, *Sodome et Gomorrhe I* est aussi redevable de Magnus Hirschfeld, qui reprendra et popularisera les théories d'Ulrichs sous le nom de théorie du « troisième sexe », mais avec des visées différentes, dont un appel politique à la tolérance à l'égard des invertis.

¹ SPENCER, C., *Histoire de l'homosexualité de l'antiquité à nos jours*, Paris, Le Pré aux Clercs, 1998, p. 333.

2.1.2. La « colonisation par la science » de l'inversion

Ulrichs et Hirschfeld ne sont pas les seuls à avoir traité de la question de l'inversion et des invertis. Nous l'avons dit, tout un courant, principalement dans le champ médical, s'est penché sur la question. Ceci est le fruit et la cause d'un déplacement de l'intérêt porté aux homosexuels, de la sphère judiciaire à la sphère médicale. En effet, la question des perversions sexuelles était restée, auparavant, du ressort des cours de justice¹. La loi ne jugeait que des comportements délictueux tels que la sodomie, mais ne prêtait en aucune façon attention à la « personnalité » homosexuelle. Mais dès la fin du dix-neuvième siècle, les psychiatres commenceront à s'y intéresser, amenant la personne invertie ou homosexuelle à prendre la place, dans l'ordre des éléments perturbateurs, des comportements homosexuels. Ainsi, la « normativisation»² du comportement et de l'être hétérosexuel, et donc la marginalisation de l'homosexuel, ne relèvent plus depuis le 19^{ème} siècle de la loi divine mais de ce que Colin Spencer³ a pu appeler la « colonisation par la science » de l'homosexualité. La notion même d'homosexualité est née, d'après Spencer, d'une entreprise de médicalisation de la vieille idée de sodomie.

L'un des initiateurs de la réflexion médicale sur l'homosexualité fut sans conteste le médecin hongrois Karoly Maria Benkert qui, en 1869, forge ce terme d'*homosexualité*. Mais c'est Krafft-Ebing qui donnera à ce mot ses lettres de noblesse, dans sa *Psychopathia Sexualis* en 1885. Krafft-Ebing symbolise en quelque sorte le lien entre les préoccupations judiciaires et les considérations médicales, sa *Psychopathia Sexualis* ayant pour sous-titre *Etude médico-légale à l'usage des médecins et des juristes*. La France fut également touchée par ce brusque intérêt de la médecine pour l'homosexualité, comme en témoigne la parution en 1857 de *La Pédérastie*, de Ambroise Tardieu. Ce dernier adopte lui aussi une position à

¹ Sur la question de l'évolution des considérations sur l'homosexualité, ainsi que sur la question de la prise en charge de cette problématique par les scientifiques, nous sommes fortement redevable de Florence TAMAGNE et son *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris. 1919-1939*, Paris, Editions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2000.

² Par l'emploi de ce néologisme, nous voulons souligner qu'il s'agit d'un processus toujours en cours, dont le discours est une perpétuelle réaffirmation.

³ SPENCER, C., *op. cit.*, p. 331.

mi-chemin entre l'étude médicale au sens strict et l'étude médico-légale. Ainsi, il propose en 1857 quelques caractéristiques propres aux homosexuels ou pédérastes :

« le pédéraste contrevient à l'hygiène, à la netteté [...], il ignore la lustration qui purifie. Sa morphologie même permet de le reconnaître. L'état des fesses, le relâchement du sphincter, l'anūs en entonnoir ou bien la forme et la dimension du pénis signent l'appartenance à l'espèce nouvelle »¹.

On remarquera ici le souci de caractérisation du pédéraste par des éléments morphologiques et la désignation des homosexuels comme une « espèce nouvelle ». Les caractéristiques étudiées par Tardieu ont également pour but une différenciation entre différents types d'homosexuels. Ainsi, « la déformation infundibuliforme de l'anūs » est un signe de pédérastie active, le terme *active* indiquant ici qu'il s'agit du pédéraste qui s'implique le plus dans la relation homosexuelle, donc celui qui est sodomisé².

Si, au départ, l'homosexualité n'était étudiée que comme un cas particulier dérivant de l'hystérie, elle désignera rapidement une catégorie propre, avec ses possibilités de classement et de désignation de symptômes, ses caractéristiques, etc. On peut voir qu'il s'agit là d'une démarche initiale dont Proust est fortement redevable, avec son souci de catégorisation des invertis en « solitaires », en « invertis conscients de leur anormalité », en invertis « qui n'aiment que les vieux messieurs », etc. Une frange particulière des théoriciens de l'homosexualité ont un point de vue qui touche plus directement à notre propos : il s'agit des théoriciens de la « dégénérescence » qui, outre la négation du caractère criminel de l'homosexualité, affirment son caractère inné. Ainsi, Carl Westphal, neurologue de Berlin, affirmait que l'homosexualité était une maladie congénitale et non un vice. On se rappellera ici qu'il s'agit d'un argument repris par Proust, insistant sur le caractère biologique de l'inversion et sur le caractère inapproprié du terme de *vice*. Bien évidemment, il ne s'agit pas ici d'affirmer que Proust s'est inspiré de Westphal, ni même qu'il a lu ses travaux ; il est simplement question de montrer en quoi la réflexion de Proust

¹ Cité dans BORILLO, D., *op. cit.*, p. 58.

² On remarquera ici que Tardieu applique aux homosexuels la différenciation classique entre masculin et féminin, entre pénétrant et pénétré. Sur ce point, voir les pages 73-75 de ce mémoire.

s'est nourrie d'un vaste ensemble de réflexions scientifiques et de représentations largement partagées à l'époque.

Parmi les théoriciens de l'homosexualité de la fin du dix-neuvième siècle peuvent encore être cités Albert Moll, différenciant l'homosexualité acquise et l'homosexualité innée tout en signalant que la première était d'une grande rareté, le baron von Schrenk-Notzing s'attachant à guérir l'homosexualité par l'hypnose, le professeur Charcot, Victor Magnan, etc. Tous ces scientifiques qui participent à la « colonisation par la science » de l'homosexualité ont, évidemment, des points de vue relativement différents sur l'homosexualité. Cela se marque à travers les différents termes utilisés, avec plus ou moins de succès, pour désigner ces cas particuliers de personnalité. Cela est visible également à travers les différences de classification des différents types d'homosexuels, et les différentes méthodes permettant éventuellement de guérir l'homosexuel, l'inverti, le pédéraste ou l'« urning ». Enfin, dans les cas où l'homosexualité est considérée comme innée, ces scientifiques abordent différemment les questions du comment et du pourquoi les homosexuels sont ce qu'ils sont¹.

Il semblait essentiel de situer ces différentes théories, de mettre en lumière ces points de vue divergents sur l'homosexualité. Cependant, outre les différences mises ici en évidence, il était surtout nécessaire de montrer en quoi ces points de vue sur l'homosexualité ont des visées fondamentalement opposées : de la psychopathologie qui désigne l'inverti ou l'homosexuel comme un problème à étudier et à résoudre, à la volonté de souligner le caractère inné, naturel, de l'homosexualité. Dans le sens d'une légitimation de l'homosexualité, Arthur Schopenhauer ira même beaucoup plus loin que ses contemporains, considérant que l'homosexualité masculine était un moyen utilisé par la Nature pour réguler les naissances. On se rappellera ici que Proust s'est fait l'écho de ce point de vue dans *Sodome et Gomorrhe I*, lorsqu'il signale que la fécondation d'un être par un être même peut, agissant comme une « antitoxine », avoir pour but de freiner l'« essor

¹ Il s'agit bien évidemment ici de l'expression de l'exercice de la violence symbolique d'une sphère médicale, nouvellement légitimée, sur les invertis. Sur cette question, voir le point 3.3. de ce mémoire, aux pages 71-72.

excessif » d'une espèce se développant « démesurément », faisant ainsi rentrer dans la norme ce qui en était « démesurément » sorti¹.

Mais la médicalisation de l'homosexualité n'eût pas que des partisans. Ainsi, on pourrait citer le cas de John Addington Symonds qui s'attachera, dans les années 1890, à montrer à quel point les différentes théories médicales en cours relèvent, pour lui, d'une aberration. Il le fera en prenant pour appui l'existence d'une homosexualité non problématique dans la Grèce antique, homosexualité qui n'était pas accompagnée d'un quelconque efféminement ni de perturbations psychologiques. Le cas de Symonds est tout particulièrement intéressant pour notre propos, dans la mesure où l'on pourra voir en André Gide un continuateur de la pensée de Symonds, s'opposant en cela à Proust, ardent défenseur de la théorie du troisième sexe.

Symonds décide, en 1890, de s'opposer aux psychiatres, arguant du fait que « la théorie de la morbidité est plus humaine mais elle n'est pas moins fautive que celle du vice ou du péché »². Ainsi, Symonds ne fait pas de distinction entre la condamnation morale, la condamnation religieuse des invertis, et la mise au ban des mêmes invertis à laquelle procèdent les médecins et psychiatres. Symonds pointe également la question de la relativité historique de certains phénomènes. Il montre que l'inversion est considérée à une époque, la sienne, et dans un lieu donné, le monde occidental, comme problématique et pathologique, alors que l'explication médicale ne vaut pas pour les pays qui, dans l'antiquité, considéraient l'homosexualité comme « normale ». En d'autres termes, « on doit faire le diagnostic qu'un Français ou un Anglais qui aime le sexe masculin est atteint de maladie, tandis qu'il faut créditer Sophocle, Pindare, Epaminondas et Platon de céder à un instinct qui était sain à leur époque, car accepté par la société »³. Symonds montrera également comment, selon lui, seule la perception de l'homosexualité a changé au cours des siècles, alors que l'homosexuel est un type psychologique permanent :

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 5.

² SYMONDS, J.-A., *The Letters of John Addington Symonds*, éditées par Herbert Schueller et Robert Peters, Wayne State University Press, 1969, t. 3, cité dans ERIBON, D., *op. cit.*, pp. 273-274.

³ SYMONDS, J.-A., *A Problem in Modern Ethics*, dans *Studies in Sexual Inversion*, New-York, Bell Publishing Company, 1984, réimpression d'une édition de 1928, cité dans ERIBON, D., *op. cit.*, pp. 274-275.

« Le fait tout simple que la Grèce ancienne tolérait l'inversion sexuelle et que l'Europe moderne refuse de la tolérer ne peut avoir quoi que ce soit à voir avec l'étiologie, la pathologie, la définition psychologique du phénomène dans son essence. Ce qu'il faut admettre, c'est qu'un certain type de passion fleurissait sous la lumière et portait de bons fruits en Grèce, et que le même type de passion fleurit dans l'ombre et est source de malheur et de honte en Europe. »¹

Ainsi donc, Symonds oppose aux psychiatres et psychologues la relativité historique de leurs jugements, montrant qu'ils

« s'efforcent d'isoler le phénomène de l'inversion sexuelle comme une exception anormale et spécifiquement morbide de notre société [alors que] les faits tendent à prouver que c'est une attitude récurrente de l'humanité, naturelle à certains peuples, adoptée par d'autres, et, dans la majorité des cas, compatible avec un tempérament autrement normal et sain »².

Les positions de Symonds vont faire l'objet d'un traitement particulier par Proust dans *Sodome et Gomorrhe I*, ce qui permet de prouver que l'auteur s'inscrit, à travers ses positions, dans un débat d'actualité.

Mais avant d'étudier les liens à établir entre la pensée de Symonds et celle de Proust, il est nécessaire de préciser quelque peu la nature des rapports établis ici entre les différentes théories de l'homosexualité et l'œuvre de Proust. Il ne sera pas question ici de déterminer avec certitude si Proust avait lu tous les ouvrages scientifiques traitant de l'homosexualité parus à l'époque, ni même s'il avait eu des rapports particuliers avec certains des théoriciens évoqués ci-dessus, rapports tels que Gide en aura avec Hirschfeld en visitant l'« Institut de recherche sur la sexualité » à Berlin. Cependant, une chose ne fait aucun doute : Proust a toujours manifesté un grand intérêt pour les questions psychologiques, et pour l'inversion en particulier. Il possédait dans sa bibliothèque de nombreux ouvrages de psychiatrie, dont il est plus que vraisemblable que le contenu ait influencé son œuvre. Ainsi, Sylvain

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

Bonmariage, psychologue et criminologue, rapportait, en 1930, que Proust l'avait approché en lui demandant l'autorisation de recopier certains de ses documents de travail, parmi lesquels des fiches qui relatent le cas d'un comte cultivé qui eût une vie assez semblable à celle, fictive, du baron de Charlus¹. L'intérêt de Proust pour la psychologie et pour la question de l'inversion pouvait d'autant plus facilement être satisfait que les théories évoquées ci-dessus ont eu un certain retentissement en France et qu'une grande quantité de documentation était disponible en français. On citera par exemple l'ouvrage de vulgarisation scientifique du Dr. Georges Saint-Paul, *Invertis et homosexuels*, préfacé par Emile Zola et *La Pédérastie*, de Tardieu. Les ouvrages de Hirschfeld étaient également disponibles en français à Paris, parfois abrégés pour le grand public.

S'il n'est pas possible d'affirmer ici que Proust ait lu tous ces ouvrages, il semble peu probable, étant donné son intérêt pour la question, qu'il n'en ait pas pris connaissance. De plus, les similitudes établies entre l'œuvre de Proust et les différentes théories évoquées ici montrent bien que, si Proust n'a pas tout lu, il s'est du moins dûment renseigné. Il était donc en mesure de prendre position sur les différents débats « ponctuant » la démarche de connaissance, ou reconnaissance, de l'homosexualité.

De la même manière, si nous ne pouvons pas ici certifier que Proust se moque directement du point de vue de Symonds, il est toutefois certain qu'il s'adresse à ceux qui ont perpétué la pensée de ce dernier, au rang desquels on peut voir André Gide, lorsqu'il se moque de ces invertis « cherchant un appui dans [l'] existence de [leurs semblables] et allant chercher, comme un médecin l'appendicite, l'inversion jusque dans l'histoire, ayant plaisir à rappeler que Socrate était l'un d'eux [...] »². Dans une esquisse de ce passage³, Proust était même allé plus loin, parlant de ces hommes « **radotant**⁴ sans cesse avec une satisfaction irritante que Platon était homosexuel [...] ». Cette moquerie n'a évidemment pas été du goût de Gide, qui ne se revendiquait pas de l'homosexualité ni de l'inversion, mais de la pédérastie

¹ Anecdote rapportée dans RAIMOND, M., FRAISSE, L., *op. cit.*, p. 41.

² *Sodome et Gomorrhe*, p. 18.

³ *Sodome et Gomorrhe, Esquisse I*, p. 926.

⁴ Nous soulignons.

grecque, cet amour d'un aîné pour un plus jeune, auprès duquel il joue le rôle d'initiateur, amour où n'entre aucun rapport à la féminité.

Si Gide a pu détester la manière dont Proust parlait des hommes qui entretiennent des rapports entre eux, pour ne pas dire *inverti*, *homosexuel* ou *pédéraste*, il lui reconnaît toutefois un mérite. Dans une note de la préface de *Corydon*, en 1922, Gide note en effet que certains « livres – ceux de Proust en particulier – ont habitué le public à s'effaroucher moins et à oser considérer de sang-froid ce qu'il feignait d'ignorer, ou préférerait ignorer d'abord ». Néanmoins, ce mérite de Proust présente, aux yeux de Gide, un revers de taille. En effet il ajoute que ces mêmes livres, comprenant toujours l'œuvre de Proust, « ont contribué [...] à égarer l'opinion ». En effet, selon Gide,

« la théorie de l'homme-femme, des " *Sexuelle Zwischenstufen* " [...] que lançait le Dr Hirschfeld en Allemagne [...] et à laquelle Marcel Proust semble se ranger [...] peut bien n'être point fausse ; mais elle n'explique et ne concerne que certains cas d'homosexualité [...] »¹.

Autrement dit, Gide affirme ne pas appartenir à la catégorie des névrosés invertis décrits par Proust et reproche à celui-ci de ne pas expliquer tous les cas de rapports d'homme à homme. Il est amusant de constater que Proust, lui-même, s'était fait ce reproche de ne pas traiter de tous les cas de figure possibles, et s'en était en quelque sorte excusé auprès de Gide dans une lettre datée du 10 ou 11 juin 1914 : « J'essayai de peindre l'homosexuel épris de virilité parce que, sans le savoir, il est une Femme [mais je] ne prétends nullement que ce soit le seul homosexuel. »²

Au-delà de la « querelle » sur l'incomplétude mutuellement dénoncée des œuvres respectives de Proust et Gide, ce dernier se refusant à envisager la question des invertis du même point de vue que Proust, ce qui importe ici est la marque, dans la littérature, d'un débat qui a opposé les tenants d'une théorie biologique du « troisième sexe » et ceux de l'homosexualité virile référée à la Grèce antique. Outre la marque de ce débat dans *Sodome et Gomorrhe I*, il est intéressant de noter laquelle

¹ GIDE, A., *Préface à Corydon*, Paris, Gallimard, 1924, pp. 8-9, cité dans ERIBON, D., *op. cit.* p. 327.

² PROUST, M., *Lettres à André Gide, avec trois lettres et deux textes d'André Gide*, pp. 38-42.

de ces deux positions Proust privilégie dans le roman. On verra en effet que le choix de la théorie biologique du « troisième sexe » n'est pas sans rapport avec la question de la légitimation et de la lutte pour la tolérance à l'égard des invertis, question soulevée à la fin de la première partie de ce mémoire.

2.1.3. Un appel « scientifique » à la tolérance à l'égard des invertis

On l'a dit, Ulrichs fut à la base de la « théorie du troisième sexe ». Si son œuvre donna lieu à de nombreuses réflexions scientifiques sur la question de l'homosexualité, ce n'était pas là le seul but visé par Ulrichs. En effet, Ulrichs soutenait par sa théorie l'idée que les homosexuels, ou hommes-femmes, étaient ce qu'ils étaient non pas en raison d'un vice, d'une maladie, mais à cause d'une simple division embryonnaire conduisant les hommes qu'ils allaient devenir à être des « urnings ». Il ne fallait donc voir en l'homosexualité, selon Ulrichs, qu'une simple variation sexuelle. Dans ce sens, Ulrichs se fit le grand défenseur des invertis. S'ils n'étaient que le fruit d'une division sexuelle, au même titre que les hommes ou les femmes, rien ne justifiait qu'ils soient mis au ban de la société et ne jouissent pas des mêmes droits. Ulrichs alla même jusqu'à réclamer pour les uranistes le droit au mariage. Il fonda en Allemagne le premier journal homosexuel, *Uranus*, en 1870.

Magnus Hirschfeld, médecin, psychiatre et psychologue allemand, fera siennes les théories d'Ulrichs, qu'il synthétisera en la formule : « Une âme de femme prisonnière d'un corps d'homme ». Si l'on peut considérer Ulrichs comme le premier défenseur des invertis, pour ne pas dire de la cause homosexuelle, Hirschfeld sera celui qui donnera à cette défense les moyens de se faire et lui offrira une structure associative. À la suite du suicide d'un de ses patients homosexuels, Hirschfeld décide de se consacrer à la question homosexuelle et réclame un traitement scientifique de l'homosexualité et l'abandon de toute discrimination. Il procédera à des enquêtes, sous forme de questionnaires anonymes, dans les milieux ouvriers et universitaires, de manière à mieux cerner la réalité du vécu homosexuel. Hirschfeld, en mai 1897, sera le premier à fonder un véritable mouvement homosexuel en Allemagne : le WhK ou *Wissenschaftlich-humanitäres Komitee*, Comité scientifique humanitaire¹.

Cette fondation revêt une très grande importance dans l'histoire de l'homosexualité, puisque c'est la première fois qu'une organisation se crée avec pour seul but la défense des homosexuels. Cette association connaîtra un grand

¹ Sur l'histoire et le rayonnement du WhK, nous tirons nos renseignements de TAMAGNE, F., *op. cit.*, pp. 93-107.

rayonnement en Europe, Hirschfeld multipliant les conférences à Berlin, Londres, Paris, entre autres. L'association se donnera les moyens de son but, éditant et publiant des revues et brochures sur l'homosexualité, diffusées partout en Allemagne et à l'étranger. Si le WhK jouit à l'époque d'une certaine notoriété, cela est vraisemblablement dû à la légitimité que lui apportent de grands noms de la communauté scientifique ou intellectuelle. Ainsi la pétition lancée par le WhK, en vue de la suppression de toute discrimination légale à l'encontre des homosexuels, sera signée, entre autres, par Thomas Mann, Rainer Maria Rilke, Franz Oppenheimer, Albert Einstein, Léon Tolstoï ou encore Emile Zola. Cette pétition fut également signée, en 1914, par 3 000 médecins, 750 professeurs d'université et 1 000 non-scientifiques.

Autre intérêt du WhK : outre les réflexions médicales sur l'inversion, il a permis l'élargissement du champ d'investigation. Il recensait ainsi des informations et documentations « juridiques, historiques, anthropologiques, littéraires, polémiques et scientifiques »¹. Hirschfeld publiera, en 1901, une brochure intitulée *Was soll das Volk vom dritten Geschlecht wissen ?* (« Que doit savoir le peuple au sujet du troisième sexe ? »). Cet ouvrage manifeste une véritable volonté de légitimation des homosexuels. En effet, elle recense un grand nombre de personnalités homosexuelles célèbres, désirant montrer, par là, la « moralité des homosexuels, leur volonté de s'intégrer dans la société [et] leur respect des règles admises »².

On le voit, la démarche d'Hirschfeld était fortement liée à un désir de légitimation des invertis. La théorie de l'homme-femme de Proust est sans nul doute fortement redevable de celle du « troisième sexe » du médecin allemand. Rien ne permet d'affirmer que Proust lui-même ait établi une filiation entre ces deux théories. Cependant, la remarque faite ci-dessus sur l'accessibilité de la documentation sur l'homosexualité vaut tout autant concernant Hirschfeld. Et si Proust ne se charge pas d'établir cette filiation, André Gide le fera pour lui dans sa préface au *Corydon* évoquée plus haut. Si donc Proust s'inspire pour *Sodome et Gomorrhe I* des théories d'Hirschfeld, il y a fort à parier qu'il a également pris en considération les intentions de légitimation qui en découlent. En témoignent les appels à la considération de la

¹ TAMAGNE, F., *op. cit.*, p. 95.

² *Ibid*, p. 96.

beauté naturelle du phénomène de l'inversion, l'appel à la suspension du jugement moral et les considérations sur la relative supériorité, en certains points, des invertis, toutes choses étudiées dans le premier chapitre de ce mémoire.

2.2. Un débat « nécessaire » : les scandales homosexuels

La prise de conscience de ce qu'est l'homosexualité et des risques éventuels qu'elle représente pour la société, la volonté de déterminer qui sont ces êtres autres et dérangeants, ou au contraire la volonté de leur manifester une certaine tolérance, tout cela n'est, bien sûr, pas venu à l'esprit de l'homme européen sans raison. Tout comme Proust s'inscrit dans un débat qui dépasse le cadre strict de la littérature, ce même débat est le fruit de l'émotion causée par l'apparition brusque d'une relative visibilité de l'homosexualité. Auparavant, l'homosexualité était une chose que l'on connaissait de loin, dont on n'entendait parler que comme d'une déviation rare, comme d'un péché caché par ceux qui le commettaient. Mais une série de scandales, touchant d'abord l'Angleterre puis l'Allemagne, a fait quitter à l'homosexualité la place discrète et lointaine qu'elle occupait. Ces scandales ont mis les sociétés européennes face à ce qu'elles n'imaginaient pas, ou se refusaient à imaginer : la présence d'invertis dans toutes les couches de la société.

Si ces scandales homosexuels ont, en partie, suscité les réflexions médicales et scientifiques évoquées ci-dessus, ils ont aussi fortement marqué Marcel Proust. Il semble donc nécessaire, pour comprendre la position proustienne sur l'homosexualité, ou inversion sexuelle, de voir comment ces scandales s'inscrivent dans *À la recherche du temps perdu*, dans *Sodome et Gomorrhe I et II* plus particulièrement, et de voir si l'œuvre de Proust n'est pas une réaction à ces scandales ou, du moins, une volonté d'intervenir dans un débat non plus scientifique mais social.

2.2.1. *Le procès Oscar Wilde*

À la fin du dix-neuvième siècle, l'Angleterre découvre qu'elle abrite, à Londres, un centre de prostitution homosexuelle. Un journal, qui enquêtait au départ sur la disparition d'une certaine somme d'argent au Bureau central des Postes, découvre qu'un jeune télégraphiste totalise des dépenses qui dépassent ses revenus. Interrogé, celui-ci répond qu'il a reçu cet argent d'un vieux monsieur dans un bordel masculin situé à Cleveland Street. Certains journaux se font l'écho de cette affaire, mais de nombreux autres refusent d'en faire état, tels le *Birmingham Daily Post*, qui se justifie en disant que « [m]oins ces colonnes en diront sur les terribles scandales de Londres, plus nous serons satisfaits »¹. Mais ces mêmes journaux seront amenés, malgré eux, à traiter de ces « terribles scandales » d'homosexualité. En 1895, en effet, éclate l'« affaire Oscar Wilde ».

En 1892, Oscar Wilde rencontre Lord Alfred Douglas et en tombe amoureux. La relation entretenue entre le poète et le jeune garçon ne fut évidemment pas du goût de ses parents. Le marquis de Queensberry, père de Douglas, ordonne à son fils d'arrêter de fréquenter Wilde. Mais les deux amants continuent à se voir et à s'afficher. Le marquis de Queensberry, outré, laisse une carte à destination de Wilde dans le club londonien qu'ils fréquentent tous deux. Son contenu est sans équivoque : « À Oscar Wilde, qui joue les sodomites [*sic*]. » Wilde attaque le marquis en diffamation, et commet là une grave erreur : il est débouté. Pire, il sera arrêté au vu des preuves de son homosexualité, récoltées par des détectives privés. Il y aura en tout trois procès, à la suite desquels Wilde sera condamné à la prison. Ce procès constituera une horreur, pour la société anglaise, qui découvre qu'un de ses poètes est un sodomite, mais également pour les homosexuels eux-mêmes, qui prendront conscience du danger qu'ils courent s'ils ne se dissimulent pas ou ne s'exilent pas².

Il est important de noter que, en Angleterre, personne ne remet en cause la condamnation de Wilde, mis à part les homosexuels qui sont cependant obligés de se taire, d'autant plus qu'ils savent maintenant qu'ils risquent de lourdes peines de

¹ Cité par SPENCER, C., *op. cit.*, p. 317.

² Colin Spencer parle d'un véritable « exode » d'homosexuels anglais vers la France.

prison. Cette presque unanimité sur la légitimité de la condamnation de Wilde doit être nuancée en ce qui concerne la France. En effet, un mouvement de contestation se met en place, avec à sa tête Marcel Schwob. Mais, même si Wilde avait de nombreux amis en France, une grande majorité se déroba lorsqu'il s'agit de signer la pétition lancée par Schwob. Jules Renard, par exemple, n'accepte de signer la pétition que si Wilde prend « l'engagement d'honneur... de ne plus jamais écrire »¹. Alphonse Daudet, lui, refuse catégoriquement de s'engager.

Cependant, le scandale d'Oscar Wilde met « au goût du jour » la question de l'homosexualité, notamment dans la littérature. François Porché, dans l'ouvrage qu'il consacre en 1927 à la présence et à l'étude de l'homosexualité dans la littérature française, *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, indique que certains auteurs avaient déjà eu la volonté de traiter de l'homosexualité. Il cite entre autres Emile Zola qui, en 1895, avait été frappé, et touché, par la lettre que lui adressait un admirateur qui avait choisi de s'ouvrir à lui sur son malheur d'« uraniste ». Zola, même s'il n'aura pas le courage de le faire, avait manifesté auprès d'un de ses correspondants la volonté d'écrire sur ce cas malheureux, se demandant pourquoi il faudrait « mépriser un homme d'agir en femme, s'il est né femme à demi »². On remarquera ici l'intention, proche de celles d'Hirschfeld et de Proust, d'accorder de la tolérance à un homme dont le seul tort est d'être né à moitié femme. François Porché nous donne donc un indice de ce qu'il existait alors en France un terrain propice à l'expression de l'homosexualité dans la littérature, soutenu par la curiosité, ou l'horreur, de la société à l'égard des mœurs particulières de certaines personnalités publiques.

Si de nombreuses personnes ont été marquées par le procès de Wilde, Proust n'en est pas la moindre. Nous ne pouvons affirmer que Proust vouait une grande admiration pour la personne de Wilde. De fait, il refusera de rencontrer Wilde et Alfred Douglas, reçus à Paris par Winaretta Singer, homosexuelle notoire et connaissance de Proust. Cependant, il fera de manière très nette référence à Oscar Wilde dans le premier tome de *Sodome et Gomorrhe*. On peut y voir Proust parler de l'inverti en ces termes :

¹ Cité par PORCHE, F., *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, Paris, Grasset, 1927, p. 15.

² *Ibid*, p. 22-23.

«Sans honneurs que précaire, sans liberté que provisoire jusqu'à la découverte du crime ; sans situation qu'instable, comme pour le poète la veille fêté dans tous les salons, applaudi dans tous les théâtres de Londres, chassé le lendemain de tous les garnis sans pouvoir trouver un oreiller où reposer sa tête [...] »¹.

Il est évident que Proust fait ici référence à Wilde, adulé un jour puis rejeté une fois son homosexualité révélée. Un Wilde maudit dont on renie même le génie, retirant de l'affiche des théâtres, dès l'annonce de sa condamnation, *De l'importance d'être constant* et *Un mari idéal*, qui drainaient pourtant un public nombreux. Proust fait référence à Wilde et prend en compte le malheur causé à un homme par le jugement moral de la société, mais il s'intéressera également à un autre inverti déchu. Un autre scandale éclatera en effet peu après, dont on pourrait dire qu'il est à la base de la volonté de Proust de prendre la parole dans le débat sur l'homosexualité.

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 17.

2.2.2. L'affaire Eulenburg

L'Allemagne devra, elle aussi, faire face à la soudaine visibilité de certains de ses homosexuels. Elle aura d'autant plus de difficultés à s'en remettre que le scandale homosexuel qu'elle connaît touche aux plus hautes sphères du pouvoir politique et des forces armées¹. En 1908, le Kaiser accorde une interview au *Daily Telegraph* où il intervient sur les rapports entre l'Angleterre et l'Allemagne, ce qui ne plaira pas à certains dirigeants estimant que le Kaiser outrepassé par là ses prérogatives. Le scandale homosexuel qui ne tardera pas à faire surface s'ancre dans ces oppositions et sera fortement lié à des vellétés de protestations politiques. En 1908 toujours, le Kaiser, Guillaume II, se retire dans la propriété d'un ami au cœur de la Forêt-Noire. Lors d'une soirée organisée dans cette propriété, le secrétaire militaire Dietrich comte von Hülsen-Häseler est victime d'une crise cardiaque alors qu'il dansait vêtu d'un tutu de ballerine. L'affaire est étouffée, mais Guillaume II est victime d'une dépression nerveuse, renforçant par là les inquiétudes de son entourage sur sa santé mentale. Les doutes sur l'équilibre mental du Kaiser vont être amplifiés par des soupçons sur les rapports qu'il entretient avec un de ses conseillers, Philippe, Prince d'Eulenburg-Hertefeld. En effet, il se disait à la cour que « Sa majesté aime Philippe d'Eulenburg plus que toute créature vivante »². Le scandale Eulenburg proprement dit débutera par l'intervention de Maximilian Harden, journaliste au *Die Zukunft*, journal militant pour des réformes progressives et une politique extérieure cohérente. Harden s'attaque à l'influence, négative selon lui, du Prince d'Eulenburg sur Guillaume II, qui mène une politique jugée incohérente. Harden menace Eulenburg de procéder à des révélations sur sa vie privée si celui-ci ne se retire pas de la vie publique. Eulenburg quitte l'Allemagne pour la Suisse, mais y revient peu de temps après. Entre-temps, Harden a fait publier deux articles où il révèle, entre autres, la liaison entre Eulenburg et le général Kuno comte von Moltke, gouverneur militaire de Berlin. Harden dévoile également dans ces articles les surnoms des deux amis : Sweetie et Tutu. Au retour d'Eulenburg en Allemagne, Harden dénonce ce

¹ Pour les détails de l'affaire Eulenburg, nous nous sommes inspiré de SPENCER, C., *op. cit.*, pp. 358-365.

² Selon Colin Spencer, *op. cit.*, p. 359, « Herbert von Bismarck, dans une lettre du 5 octobre 1888, attribue cette phrase à Guillaume von Liebenau ».

dernier comme pervers. S'ensuivent deux procès où Moltke attaque Harden en diffamation, où Eulenburg s'accuse lui-même d'avoir violé le code pénal, etc. Ces procès dureront une dizaine d'années.

La mise en cause de membres de l'entourage du Kaiser dans une affaire homosexuelle ébranlera fortement la conscience nationale allemande. D'autant plus que, durant ces procès, différents témoignages vont également remettre en cause la valeur morale des membres de l'armée. En effet, durant le premier procès de Moltke contre Harden, un soldat déclarera que les relations sexuelles entre les jeunes recrues et les officiers, dans certains régiments, étaient connues de tous. Au cours du second procès, Jacob Ernst, fermier à Starnberg, admet avoir eu des relations sexuelles avec Eulenburg durant son service militaire. Enfin, il se murmure également que le chancelier impérial Bernhard entretient des rapports homosexuels avec son secrétaire. La mise au jour de relations sexuelles entre recrues et officiers, entre un fermier et un prince, la révélation de l'homosexualité de personnalités influentes, tout cela aura une conséquence sur les consciences allemandes dépassant largement celle qu'aura le procès de Wilde en Angleterre.

Les répercussions de ces procès dépasseront également le cadre national de l'Allemagne. Les journaux français, par exemple, s'intéresseront beaucoup à cette affaire Eulenburg. Une des conséquences en sera l'assimilation de l'homosexualité à l'affaire allemande, au point que l'on nommera l'homosexualité « le vice allemand »¹. Marcel Proust ne fait pas exception à l'attrait des Français pour l'affaire Eulenburg. Il n'est pas exagéré de dire que cette affaire est à la base du projet de Proust de traiter de l'homosexualité. Du moins, force est de constater qu'il est troublant que le début de la réflexion de Proust sur la possible inscription de l'homosexualité dans une œuvre littéraire coïncide avec le moment où il manifeste un grand intérêt pour l'affaire du prince allemand. En effet, déjà en mai 1908, année de gestation de *La Recherche*, Proust adresse une lettre à Robert Dreyfus² où il fait part d'un projet de nouvelle traitant de l'homosexualité, lettre dans laquelle il fait référence à Eulenburg. En juillet de cette même année, il fait une allusion à Eulenburg dans une lettre adressée à Reynaldo Hahn : « Dans le livre de

¹ D'après COMPAGNON, A., Notice de *Sodome et Gomorrhe*, p. 1196.

² Lettre citée par COMPAGNON, A., *op. cit.*, p. 1201.

Montesquiou une lettre du prince de Radolin l'assurant de sa sympathie pour la perte cruelle, etc. Il eût mieux fait d'en garder un peu pour Eulenburg »¹. Enfin Proust cite, parmi les bases du livre qu'il est en passe d'écrire, « Balzac dans *Splendeur et misère* » et « Eulembourg [*sic*] »².

On verra d'ailleurs apparaître ces deux références dans une version de 1912 de *La Recherche*³, où Proust s'interroge sur le terme qu'il convient de choisir pour désigner les hommes qui ont des rapports avec d'autres hommes. Dans cette esquisse, Proust regrette que Balzac ait déjà utilisé le terme de *tante*, précisant qu'il s'agit là du « seul terme qui [lui] conviendrait ». Mais il concède que « n'étant pas Balzac, [il se contentera] d'inverti ». Il lui reste pourtant une alternative, le mot *homosexuel*, qu'il rejettera cependant : « Homosexuel est trop germanique et pédant, n'ayant guère paru en France – sauf erreur – et traduit sans doute des journaux berlinois, qu'après le procès Eulenburg. »

Proust inclura des références à Eulenburg, directes et indirectes, dans *La Recherche*. Le baron de Charlus, certainement le personnage du roman le plus concerné par les dangers d'une révélation brutale de ses mœurs particulières, ne pourra pas s'empêcher d'aborder la question. Parlant de l'empereur d'Allemagne, il dit en effet : « Comme homme, il est vil, il a abandonné, livré, renié ses meilleurs amis dans des circonstances où son silence a été aussi misérable que le leur a été grand. »⁴ Le baron poursuit : « Faut-il que l'empereur ait confiance en notre délicatesse pour avoir osé un pareil procès ! Mais d'ailleurs il ne s'est pas trompé en ayant eu foi en notre discrétion. »⁵ Dans une des esquisses de *Sodome et Gomorrhe I*, Proust avait également eu l'idée d'une comparaison entre Eulenburg et les invertis qui, bien qu'« exceptions à l'humanité », veulent « participer à la communauté des plaisirs humains »⁶ sous le masque de la normalité⁷. Ces invertis jouissent ainsi d'un « alibi » qui leur permet de s'adonner par ailleurs à leurs pratiques homosexuelles :

¹ *Ibid.*

² *Le Carnet de 1908*, cité dans COMPAGNON, A., *op. cit.*, p. 1201

³ *Sodome et Gomorrhe, Esquisse IV*, p. 954

⁴ *Sodome et Gomorrhe*, p. 338.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Sodome et Gomorrhe, Esquisse IV*, p. 952.

⁷ Au nombre de ces invertis compte évidemment le baron de Charlus lui-même.

« Telle est la sécurité avec laquelle ces grands seigneurs, une fois hors du monde jouent avec le vice. Sécurité qui peut être du reste trompeuse, comme le montre de temps à autre un grand scandale [comme] l'affaire Eulenburg¹ par exemple »².

S'il s'agit ici de références directes au procès qui a frappé l'Allemagne au début du siècle, certaines références indirectes sont également présentes dans *Sodome et Gomorrhe*. Si la scène se passe dans le roman durant l'année 1899, et donc bien avant que l'affaire Eulenburg n'éclate, le contenu des propos qu'échangent le baron de Charlus et M. de Vaugoubert, lors d'une réception chez les Guermantes, présente d'étranges similitudes avec le scandale allemand. Ceci pourrait sembler anachronique, dans le temps de la fiction, dans la mesure où les personnages de *La Recherche* ne peuvent alors avoir connaissance du développement de l'affaire Eulenburg. Cependant, en 1899, la chaîne des événements qui conduira à la chute du prince est déjà en cours. Il est dès lors normal que le baron de Charlus puisse évoquer les mœurs particulières de certains diplomates, dont il aurait eu vent par certaines de ses connaissances bien informées. Cela semble d'autant plus probable que, dans une esquisse du roman³, Proust fait de Charlus une des proches connaissances de l'un des inculpés de l'affaire Eulenburg.

Le lien établi ici entre Eulenburg et le contenu des propos échangés entre le baron de Charlus et M. de Vaugoubert est peut-être ténu, mais il est corroboré par un autre élément. M. de Vaugoubert voit dans le baron de Charlus une mine d'informations sur les mœurs de chacun des membres de l'assemblée réunie. En effet, le baron passe pour un expert en la question aux yeux de celui qui « ne s'était pas livré depuis longtemps à ce qui eût été pour lui le plaisir »⁴. C'est lors de ces discussions entre les deux invertis que « tout le personnel d'une ambassade passa, lequel salua M. de Charlus »⁵. M. de Vaugoubert, émerveillé par la beauté des membres de ce personnel et « désireux d'être plus "renseigné" » sur leurs mœurs, jette « un regard [...] interrogateur et concupiscent » à M. de Charlus, qui répond

¹ Francisation de l'allemand *Eulenburg*.

² *Sodome et Gomorrhe, Esquisse IV*, p. 952.

³ *Ibid.*, p. 1022.

⁴ *Sodome et Gomorrhe*, p. 64.

⁵ *Ibid.*, pp. 63-64.

d'un air entendu « [m]ais voyons, bien entendu », révélant à son interlocuteur l'inversion de ces jeunes hommes que « l'ambassadeur de X n'avait pas choisi au hasard »¹. Au passage d'une autre mission diplomatique, face au même regard interrogatif de M. de Vaugoubert concernant un jeune secrétaire, le baron lui répond : « [...] dans le cas particulier, vous faites un impair de tout premier ordre. Je crois ce jeune homme absolument le contraire »². Cependant, le narrateur confie que le secrétaire « eût, si le baron disait vrai, fait exception dans cette ambassade », composée de personnalités si différentes que, « si l'on cherchait quel avait pu être le motif du choix qui s'était porté sur elles, on ne pouvait découvrir que l'inversion »³. Proust rapporte ensuite comment d'autres ambassades ont essayé de rivaliser avec celle qui vient d'être décrite, en ce qui concerne la beauté et l'inversion de ses membres. Proust décrit donc un fonctionnement de caste dans certaines populations homosexuelles socialement distinguées. Le rapport est aisé à établir entre ce qui vient d'être dit et la manière dont toute une sphère homosexuelle s'était agglomérée autour de certaines personnalités allemandes, tel l'ambassadeur Eulenburg, par ailleurs ami du premier secrétaire de l'ambassade de France à Berlin. Bien évidemment le but de ce qui vient d'être dit sur les rapports entre Proust, et son œuvre, et l'affaire Eulenburg n'est pas de laisser entendre que Proust veut raconter, dans *Sodome et Gomorrhe I et II*, la vie du prince Eulenburg, même en partie. Nonobstant l'intérêt qu'il manifeste d'un point de vue personnel pour le destin de cet homme, seules les potentialités littéraires que cette destinée offre intéressent l'écrivain.

Par la mise en relation de l'œuvre littéraire de Proust et du contexte historique de l'homosexualité – l'affaire Wilde et le procès Eulenburg –, nous voulons ici montrer en quoi *Sodome et Gomorrhe I et II* s'inscrivent dans un débat d'actualité. S'il ne peut être établi avec certitude que Proust écrit *en réponse* à tout ce qui a pu se dire sur l'homosexualité durant les quelques années précédentes, il peut cependant être affirmé qu'il écrit *en réaction* contre les idées circulant à l'époque sur l'homosexualité, avec la volonté de fournir un éclairage personnel sur cette question. Nous désirons donc dépasser le simple cadre biographique qui voudrait que Proust

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 65.

² *Ibid.*, p. 72

³ *Ibid.*

ait eu l'intention de parler de lui-même à travers les invertis du roman. L'énergie qu'a mis Proust à se défendre auprès des critiques d'être lui-même un inverti suffit à rendre caduque cette idée¹.

¹ Voir le point 3.2. du présent mémoire.

3. *Un appel à la tolérance mal interprété*

3.1. **Sodome et Gomorrhe : une présentation négative de l'inversion ?**

Le débat sur l'homosexualité, lié aux deux affaires évoquées aux points précédents, a pris dès la fin du dix-neuvième siècle, au-delà du scandale, la forme d'une discussion scientifique. Proust ne pouvait donc, dans sa volonté de prendre part à ce débat, que traiter scientifiquement de cette question. La volonté dont fait preuve Proust de naturaliser l'inversion, de faire apprécier au lecteur la beauté naturelle du phénomène, de lui faire suspendre tout jugement moral, sont des éléments qui indiquent une volonté de légitimation des invertis ou, du moins, un appel à la tolérance à leur égard. Dans ce sens, la prise de position, dans le débat scientifique, en faveur des théories du « troisième sexe » d'Ulrichs et Hirschfeld semble aller de soi.

Cependant, et malgré ce qui a pu être dit jusqu'ici, *Sodome et Gomorrhe* ne semble pas avoir été toujours compris comme un appel à la tolérance ni comme une description empreinte de compassion à l'égard des invertis. Le lecteur contemporain de Proust a même pu être plutôt enclin à ressentir à la lecture du roman un certain malaise, voire un profond dégoût, à l'égard des mœurs décrites par Proust. C'est cela qui explique que certains critiques puissent considérer *Sodome et Gomorrhe* comme une œuvre homophobe. Plusieurs éléments peuvent expliquer cet état de fait.

Un de ces éléments est sans nul doute le registre de vocabulaire employé par Proust, dans *Sodome et Gomorrhe I* plus particulièrement. Le choix même du terme d'*inverti* implique l'idée d'un égarement, d'une entorse malsaine aux règles normales de fonctionnement de la vie. Pourtant, Proust avait eu le choix entre plusieurs noms pour désigner les descendants des habitants de Sodome. Cela a déjà été dit, il rejettera le terme d'*homosexuel*, « trop germanique et pédant »¹, se refusera à employer le même mot que Balzac, *tante*, et choisira en fin de compte celui d'*inverti*.

¹ *Sodome et Gomorrhe, Esquisse IV*, p. 954.

Mais le nom seul ne suffit pas à expliquer la perception négative de l'inversion évoquée ci-dessus. La scène de la « conjonction Jupien-Charlus » est en soi un bijou en matière de concentration de termes à connotation péjorative. Dès l'abord¹, trois adjectifs caractérisent le baron²: « bedonnant », « vieilli », « grisonnant ». Ce baron, « pâle comme un marbre »³ est flanqué d'un « embonpoint » qui ne paraît pas rebuter le giletier Jupien qui le contemple « d'un air émerveillé »⁴. La prise de conscience, dans le chef du baron, de l'éventualité d'une scène de séduction, pour ne pas dire d'une parade amoureuse, pousse M. de Charlus à adopter « un air fat, négligent, ridicule »⁵ et à poser « avec une impertinence grotesque son poing sur la hanche, faisant saillir son derrière »⁶.

Il est évidemment significatif que Proust utilise ici un certain nombre de clichés hétérosexuels sur les homosexuels. Ainsi, M. de Charlus se voit imposée une posture féminine, la main sur la hanche. On peut signaler également la mise en évidence, grotesque et malsaine, des fesses destinées à recevoir le sexe masculin, l'inverti étant nécessairement perçu comme celui qui est pénétré. Il ne paraît pas nécessaire de s'attarder plus sur ce que ceci a de péjoratif, de ridicule et d'infâmant, qualifiant un homme se voulant par ailleurs d'une grande virilité⁷. Proust poursuit dans la voie de l'avilissement lorsqu'il relate la scène du rapport sexuel, « heureusement » dissimulé aux yeux du lecteur, entre le baron et Jupien. Le narrateur insinue que, dans la rencontre entre ces derniers, le dialogue n'est pas la chose principalement recherchée. En effet, il dit ne pas avoir « à regretter de n'être arrivé qu'au bout de quelques minutes dans [la] boutique »⁸ car il ne peut entendre que des « sons inarticulés » et suppose « que peu de paroles furent prononcées »⁹. En réalité, les deux invertis se limitent, en guise de conversation, à des sons « si violents

¹ Nous ne nous pencherons pas sur les qualificatifs accolés au nom du baron pour tout ce qui précède *Sodome et Gomorrhe*. En effet, ce dernier peut être étudié en tant qu'objet indépendant. De plus, la thématique de l'inversion prend seulement ici toute son ampleur.

² *Sodome et Gomorrhe*, p. 4.

³ *Ibid.*, p. 5.

⁴ *Ibid.*, p. 6.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 6.

⁷ Il ne faut pas oublier que le narrateur n'a pas encore élaboré sa théorie de l'homme-femme et que le baron ne s'est pas encore révélé être autre chose qu'un homme viril.

⁸ *Sodome et Gomorrhe*, p. 11.

⁹ *Ibid.*

que, s'ils n'avaient pas toujours été repris un octave plus haut par une plainte parallèle », le narrateur aurait pu croire « qu'une personne en égorgeait une autre ».¹

Mais Proust ne se contente pas de réduire la rencontre de Charlus et du giletier à des ébats trop bruyants ; il sous-entend également qu'il ne peut être question que d'une relation monnayée², Jupien ayant à refuser « avec force l'argent que M. de Charlus voulait lui donner »³. Proust poursuit en montrant que chez les invertis, dont Charlus est le grand représentant dans *Sodome et Gomorrhe*, les relations ne sont pas basées sur des sentiments amoureux. En effet, à peine la relation charnelle consommée, le baron se renseigne auprès de son amant sur l'existence d'autres invertis à rencontrer. Cette scène permet à Proust de montrer tout le ridicule de Jupien qui, « se redressant avec le dépit d'une grande coquette trahie », répond : « Je vois que vous avez un cœur d'artichaut. »⁴ Charlus, en guise de réponse à Jupien, se contente de lui demander de lui faire une fellation, ou du moins c'est ce que laisse entendre Proust. Jupien, « de l'air noyé de quelqu'un dont on vient de flatter profondément l'amour propre », considère la figure « grasse et congestionnée »⁵ du baron et répond favorablement à sa demande, non sans faire des remarques « dépourvues de distinctions » telles que : « Vous en avez un gros pétard. »⁶

On le voit, Proust ne présente pas dans *Sodome et Gomorrhe* les relations entre invertis sous le jour des sentiments amoureux et nobles. Il fait des invertis des personnages infâmes, ridicules et fréquemment sources de malaise. Ce qui vient d'être dit n'est pas applicable aux seuls Charlus et Jupien et il est compréhensible que des lecteurs⁷ aient pu être choqués par certains passages de *Sodome et Gomorrhe*, notamment lorsque Proust décrit les invertis solitaires qui se fondent, par

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 11.

² On se souviendra ici que les relations sexuelles monnayées sont présentées par Proust comme un moyen fréquemment utilisé par les invertis pour s'assurer les bonnes grâces d'un homme.

³ *Sodome et Gomorrhe*, p. 11.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 12.

⁶ *Ibid.*

⁷ Au nombre de ceux-ci, se comptent tant des lecteurs contemporains de Proust que des lecteurs de la fin du XXème siècle, tels que l'auteur homosexuel Didier Eribon auquel il a été fait plusieurs fois référence ici et qui reproche à Proust son homophobie.

nécessité, dans certains groupes d'invertis militants. Chez ces « nouveaux venus » dans la société des invertis, la femme intérieure est en effet

« hideusement visible, agités qu'ils sont dans un spasme d'hystérique, par un rire aigu qui convulse leurs genoux et leurs mains, ne ressemblant pas plus au commun des hommes que ces singes à l'œil mélancolique et cerné, aux pieds prenants, qui revêtent le smoking et portent une cravate noire [...] »¹.

La comparaison de ces invertis avec des êtres ridicules qui tentent de singer les hommes sans parvenir à produire d'autre effet que ce malaise que Proust souligne par l'emploi des termes *hideusement*, *hystérique*, *convulse*, etc., pourrait effectivement, comme cela a été le cas, être considérée comme relevant d'une démarche homophobe, tout comme la description que le narrateur fait de certains groupes d'invertis « extrémistes ». Les membres de ces derniers sont en effet présentés comme des terroristes de l'homosexualité, éprouvant du plaisir à choquer volontairement les non-invertis et principalement certains jeunes garçons :

« il y a des extrémistes qui laissent passer un bracelet sous leur manchette, parfois un collier dans l'évasement de leur col, forçant par leurs regards insistants, leurs gloussements, leurs rires, leurs caresses entre eux, une bande de collégiens à s'enfuir au plus vite, et sont servis, [dans les bars,] avec une politesse sous laquelle couve l'indignation [...] »².

D'autres passages de *La Recherche* ont pu être considérés comme homophobes, non pas tant par un contenu objectivement homophobe que par le malaise que risque de provoquer leur lecture chez certaines personnes. Parmi ces passages, la scène de flagellation de Charlus dans le bordel tenu par Jupien³ occupe une place de choix. Cette scène, n'appartenant pas à *Sodome et Gomorrhe*, ne touche pas directement à notre propos. Il nous paraît cependant nécessaire de la mentionner, dans la mesure où Proust met en scène les pratiques les plus extrêmes du plaisir inverti. On y voit le baron se faire attacher à un lit par de fortes chaînes dotées d'un

¹ *Sodome et Gomorrhe*, p. 21.

² *Ibid.*, p. 21.

³ *Le Temps retrouvé*, pp. 2219-2237.

cadenas, en vue de se faire frapper par de jeunes militaires qui, visiblement, ne ménagent pas leurs efforts en lui infligeant des coups de « martinet [...] planté de clous » :

« Tu vas pas m'expliquer à moi ce que c'est, j'y ai tapé dessus hier pendant toute la nuit que le sang m'en coulait sur les mains. »¹

Ces séances de flagellation permettent à Proust de faire preuve d'un certain humour, notamment lorsqu'il relate le dialogue entre Charlus et un jeune militaire qui le frappe :

« Je vous en supplie, grâce, grâce, pitié, détachez-moi, ne me frappez pas si fort [...]. Je vous baise les pieds, je m'humilie, je ne recommencerai pas. Ayez pitié. – Non, crapule [...] et puisque tu gueules et que tu te traînes à genoux, on va t'attacher au lit, pas de pitié. »²

Ce dialogue est d'autant plus drôle que Proust nous apprend par la suite la déception de Charlus lorsqu'il se rendra compte de ce que le jeune homme qui le frappait n'est pas un horrible « voyou » violent mais un jeune inverti qui cherche à gagner de l'argent pour le donner « à ses vieux » et à son « frère qui est sur le front »³.

Si cette scène manifeste la présence, chez Proust, d'un certain humour, elle a pu être mal comprise. On y voit un très grand nombre de personnalités, rencontrées au long de *La Recherche* ou simplement évoquées, se révéler être des invertis, ce qui a pu avoir pour conséquence l'impression que, dans certaines classes sociales, les mœurs inverties prenaient la place des mœurs « acceptables ». On voit également dans cette scène plusieurs soldats se livrer à des actes homosexuels et laisser entendre que c'est là chose courante.⁴ Tous ces éléments, dans le contexte de l'immédiat après-guerre, ne semblent pas concorder avec la nécessaire volonté d'une identité nationale forte. La présentation de ces militaires invertis, qui acceptent de

¹ *Le Temps retrouvé*, p. 2220.

² *Ibid.*, p. 2223.

³ *Ibid.*, p. 2231.

⁴ Ceci n'est évidemment pas sans rappeler le scandale de l'affaire Eulenburg.

coucher « avec un boche » parce que « c'est la guerre »¹ a pour conséquence l'assimilation de ces invertis à des traîtres.

Un autre élément qui a pu mettre mal à l'aise certains lecteurs est le fondement même de la théorie de l'inversion proposée par Proust, à savoir la féminisation de l'inverti. C'est vraisemblablement ce qui a mis le plus mal à l'aise les lecteurs appartenant à une société fondée sur une distinction stricte entre le masculin et le féminin². Mais l'efféminement des personnages invertis de *Sodome et Gomorrhe* n'est que la conséquence de la théorie proposée par Proust et inspirée de celles d'Hirschfeld ou Ulrichs, avec la volonté de légitimation qui a déjà été mise en évidence ici.

La scène de la conjonction Jupien-Charlus a été ici utilisée pour montrer en quoi *Sodome et Gomorrhe* pouvait être considérée comme une œuvre homophobe par certains lecteurs. Cependant, cette même scène, dans une première esquisse³, n'a strictement rien de négatif ni de péjoratif. La relation sexuelle entre Charlus et Jupien, qui s'appelaient alors M. de Guercy et Borniche, n'est qu'à peine évoquée et débouche sur une relation suivie entre Guercy et Borniche : « M. de Guercy changea l'heure de sa visite à Mlle de Villeparisis, et il ne s'en allait jamais sans acheter une rose à Borniche »⁴. M. de Guercy, en gage de ses égards pour le fleuriste Borniche, poussera même les Guermantes à acheter leurs fleurs chez ce dernier et à en considérer les grandes qualités.

Une hypothèse, suggérée par la correspondance entre Proust et André Gide, permet d'expliquer pourquoi, dans les premières pages de *Sodome et Gomorrhe*, le baron et le giletier sont présentés de manière ridicule et malsaine, alors qu'ils ne l'étaient pas dans la première esquisse de la scène de leur rencontre. En effet, Proust dira à Gide avoir transposé tout ce que son expérience homosexuelle avait de positif dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* et avoir voulu faire de Charlus un personnage haïssable⁵.

¹ *Le Temps retrouvé*, p. 2231.

² Voir à ce propos le point 3.2. de ce mémoire.

³ *Sodome et Gomorrhe, Esquisse II*, pp. 936-939.

⁴ *Ibid.*, p. 938.

⁵ Proust, M., *Lettres à André Gide, avec trois lettres et deux textes d'André Gide*, pp. 38-42.

Cependant, une autre hypothèse explicative de la relative présentation négative de l'inversion peut être avancée : il s'agit de la nécessaire « composition » de l'auteur avec l'homophobie ambiante de la société française du début du vingtième siècle.

3.2. L'homophobie comme contrainte dans la production littéraire

La présentation « négative » de l'inversion, tout comme la théorie de l'inversion proposée par Proust, doit être mise en rapport avec le contexte d'écriture de *Sodome et Gomorrhe*, et plus particulièrement avec l'homophobie du champ littéraire. Avant d'entrer dans l'analyse des rapports à établir entre l'œuvre de Proust et l'homophobie, il convient de définir ce dernier terme qui n'apparaît dans un dictionnaire de langue française qu'en 1998¹. Daniel Borillo² montre à quel point ce terme couvre de nombreuses significations. Il distingue l'homophobie « irrationnelle », qui se manifeste sous la forme phobique clinique, de l'homophobie « cognitive », qui est le fruit d'une construction historique et vise à maintenir les différences entre homosexuels et hétérosexuels. Borillo, qui s'inspire du sociologue D. Welzer-Lang, montre que l'homophobie peut aussi, et dans le même ordre d'idée, « n'être qu'une manifestation du sexisme » ou, autrement dit, « de la discrimination des personnes en raison de leur sexe (mâle/femelle), et plus particulièrement de leur genre (féminin/masculin) »³. Selon Welzer-Lang, cette forme d'homophobie, générale, se définit comme « la discrimination envers les personnes qui montrent, ou à qui l'on prête, certaines qualités (ou défauts) attribuées à l'autre genre »⁴. L'homophobie, dans son sens général, serait donc la volonté de ne pas voir un être masculin se diriger vers le pôle féminin, et vice-versa. À cette forme générale de l'homophobie s'ajoute une homophobie plus spécifique, exercée à l'encontre des seuls homosexuels, hommes ou femmes. Cette homophobie est la conséquence du sexisme tel qu'il est défini ci-dessus. En effet, ce dernier implique, selon Borillo, « non seulement la subordination du féminin au masculin, mais également la hiérarchisation des sexualités, fondement de l'homophobie »⁵. Dans ce sens, l'hétérosexualité apparaît « comme l'étalon à partir duquel toutes les autres

¹ Cette récente apparition du terme est vraisemblablement le signe d'un changement positif de nos sociétés à l'égard de l'homosexualité. En effet, elle manifeste la prise de conscience du caractère problématique de la haine et du rejet de l'homosexuel, qui ne vont plus de soi et dont la légitimité est en cause.

² BORILLO, D., *op. cit.*

³ *Ibid.*, p. 17.

⁴ WELZER-LANG, D., cité dans BORILLO, *op. cit.*, p. 17.

⁵ BORILLO, *op. cit.*, p. 22.

sexualités doivent se mesurer »¹. C'est donc « cette qualité normative [de l'hétérosexualité] – et l'idéal qu'elle incarne – qui est constitutive d'une forme spécifique de domination appelée *hétérosexisme*² »³. Ce dernier se manifeste « comme la croyance en la hiérarchie des sexualités, plaçant l'hétérosexualité au rang supérieur ». Et, dans ce sens, « toutes les autres formes de sexualité apparaissent, dans le meilleur des cas, comme incomplètes, accidentelles et perverses, dans le pire, pathologiques, criminelles, immorales et destructrices de la civilisation ».⁴ Si Borillo définit également une autre forme d'homophobie ou d'hétérosexisme, plus directement applicable à notre époque⁵, c'est ce qui vient d'être dit qui concerne le plus directement notre propos. En effet, telle qu'elle a été exposée ici, la médicalisation de l'homosexualité, à l'exception des théories proposées par Hirschfeld et Ulrichs⁶, revient bien à poser l'hétérosexualité, alors encore inconnue sous ce nom, comme la sexualité normale à laquelle se conformer, et à poser l'inversion ou l'homosexualité comme sexualité déviante dont il faut comprendre les causes de manière à y remédier.

Le livre de François Porché, *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*⁷, donne une certaine idée de la présence de l'homophobie, au sens général du terme, qui régnait dans la société française du début du vingtième siècle, et principalement dans le champ littéraire. Porché est l'auteur de ce premier essai⁸ qui tentait de faire l'état de la présence de l'homosexualité dans les lettres françaises. Cette œuvre est fort utile dans la réflexion qui est la nôtre, dans la mesure où elle est peu distante, chronologiquement parlant, de la parution de *Sodome et Gomorrhe*, dont Porché fait d'ailleurs le point de départ de son étude, le considérant comme « l'Edit de Nantes des non-conformistes⁹ ». Il fait part, dans l'avant-propos, des « difficultés de

¹ *Ibid.*

² Les italiques sont de Daniel Borillo.

³ BORILLO, *op. cit.*, p. 22.

⁴ *Ibid.*

⁵ Il s'agit de la manifestation d'une apparente tolérance à l'égard des homosexuels, qui permet, sous couvert d'un refus d'intervenir dans « la vie privée » de ces derniers, de maintenir les homosexuels dans une position d'infériorité. Il est significatif que ce genre d'argument ait été le plus utilisé lors du débat qui a secoué la France il y a peu, sur la question du PACS.

⁶ Nous verrons dans le point suivant du présent mémoire que les théories de ces deux auteurs ne font qu'apparemment exception à l'homophobie de l'étude médicale de la question de l'homosexualité.

⁷ PORCHE, F., *op. cit.*

⁸ Le titre de cet essai est évidemment une référence au procès d'Oscar Wilde.

⁹ Doux euphémisme pour désigner les invertis.

l'entreprise » qu'il imagine mener à bien. Au nombre de ces difficultés, la pudeur à mettre en œuvre lorsque l'on désire proposer une œuvre à la lecture. Cette pudeur,

« non contente de rejeter dans l'ombre l'anomalie physiologique [que Porché se proposait d'étudier], c'est, à la vérité, la question sexuelle tout entière que la pudeur éloigne du libre examen, c'est-à-dire de la clarté ».¹

Porché fait donc référence à la difficulté de parler de la sexualité en général, au nom d'une pudeur à respecter, qu'il définit comme « une réaction de l'individu social ou de la société à ce qui n'est pas "décent" »². Et cette pudeur paraît d'autant plus nécessaire dès lors qu'il s'agit d'aborder la question de l'inversion sexuelle. Il est évidemment paradoxal que François Porché, alors qu'il se prépare à aller à l'encontre de la réserve morale alors nécessaire à l'égard de l'inversion, assure qu'il ne dépassera pas les limites imposées par la pudeur :

« Mais qu'on se rassure : je ne me ferai pas un jeu de braver l'honnêteté. En moi-même et chez le lecteur, le lecteur adulte, le seul pour lequel j'écrive, je m'efforcerai de ne froisser aucune susceptibilité, dans la mesure où la sincérité de mon enquête n'aura pas à en souffrir. »³

Ainsi donc, même celui qui se plaint d'une pudeur excessive, « dont nous réprouvons les excès », d'une « pudeur critique [...] qui croit servir les bonnes moeurs [et] finit par leur être nuisible [...] »⁴, celui-là même se met sous couvert du respect de cette pudeur, de manière à s'attirer les bonnes grâces du lecteur. Porché n'aurait bien sûr pas eu à prendre autant de précautions si le sujet de l'homosexualité n'avait pas toujours été délicat à traiter, en raison de l'homophobie ambiante.

Si la préface de *l'Amour qui n'ose pas dire son nom* est un indice de l'homophobie qui régnait à l'époque de la parution de *Sodome et Gomorrhe*⁵, il en est un autre plus significatif et qui touche plus directement au champ littéraire. Il s'agit de la parution en 1926, dans la revue *Les Marges*, d'une série d'interviews

¹ PORCHE, F., *op. cit.*, p. 8.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ Même si cet ouvrage a paru cinq ans après *Sodome et Gomorrhe*. En effet, il est peu probable que les mentalités, en France, aient évolué considérablement dans un laps de temps si court.

d'auteurs invités à s'exprimer sur la présence de l'homosexualité dans les lettres françaises. Cette invitation fait suite à une réaction de Paul Souday, dans *Le Temps*, à propos « d'un roman publié récemment et dont certains héros présentent de fâcheuses analogies avec le Charlus de Marcel Proust »¹. Souday s'y exprimait ainsi à propos de l'homosexualité dans la littérature :

« Vraiment, cela devient insupportable, surtout avec ce sérieux et cette fade sentimentalité. De ce biais, c'est ridicule. Qu'on ne parle pas des anciens. [...] Et puis, en voilà assez, et la mesure est comble. »²

Reprenant à leur compte ces propos, les rédacteurs des *Marges* ont soumis à de nombreux auteurs ce questionnaire :

« 1° Avez-vous remarqué que la préoccupation homosexuelle se soit développée en littérature depuis la guerre, " La mesure est-elle comble ? " selon l'expression de M. Souday. A [*sic*] quelle cause attribueriez-vous le développement de cette préoccupation ?

2° Pensez-vous que la présentation dans le roman [...] de personnages invertis, puisse avoir une influence sur les mœurs ? Est-elle nuisible à l'art ?

3° Si vous croyez qu'on doive combattre cette tendance, par quels moyens ? »³

Ce questionnaire démontre le caractère préoccupant de l'homosexualité en littérature, qui était considérée comme susceptible d'avoir une influence néfaste sur la qualité de l'art et sur les mœurs en général.

Cette enquête ne réagit pas aux seules parutions des œuvres de Marcel Proust et d'André Gide. L'homosexualité était d'ailleurs déjà présente dans la littérature française bien avant que ces deux auteurs ne s'attachent à en faire le centre de certaines de leurs œuvres⁴. Au nombre des romans qui traitaient de l'homosexualité,

¹ *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, mars et avril 1926, réédité et présenté par Patrick Cardon, Lille, Cahiers Gai-Kitsch-Camp, 1993, p. 19.

² Cité dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p.19.

³ *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, pp. 19-20.

⁴ Pour ce point précis, nous nous sommes inspiré de la conférence de Louis Godbout donnée au bénéfice des « Archives gaies du Québec » : *Ebauches et débauches : la littérature homosexuelle*

il doit être fait une place de choix au *Charlot s'amuse* de Paul Bonnetain, roman paru en 1883 et qui, d'après Louis Godbout, est le « premier roman qui aborde de front l'homosexualité à l'école ». L'homosexualité semble en effet avoir été, dans un premier temps, surtout présentée en littérature dans un contexte scolaire, comme dans *Les Perversis, roman d'un potache*, de Ferri-Pisani, paru en 1905 ou encore dans *La Fille manquée* de Han Ryner. Un autre contexte littéraire de l'homosexualité fréquemment présenté est le cadre militaire, tel qu'il est proposé dans *Sous-Offs* de Lucien Descaves, paru en 1889, dans *Cavalier Miserey* d'Abel Hermant, en 1887, ou encore dans *Biriri*, de Georges Darien, paru en 1890. Plus proche de Proust, chronologiquement parlant, deux romans parlant d'inversion ont marqué le début du vingtième siècle littéraire français : *Le chemin mort*, de Lucien Daudet, paru en 1908 et *Lucien*, de Binet-Valmer, en 1910. On le voit, l'homosexualité était manifestement présente en littérature dans les quelques décennies précédant la parution de *Sodome et Gomorrhe*. L'enquête commandée par *Les Marges* est donc le signe d'une préoccupation « justifiée ».

Trente-quatre auteurs répondront au questionnaire des *Marges*¹. Quelques uns, au nombre desquels Gérard Bauer, Pierre Bonardi, J-H Rosny aîné ou encore Drieu La Rochelle, manifestent une indifférence morale à l'égard de la question, voire une certaine tolérance à l'égard de l'expression des invertis dans la littérature. Bauer appelle à considérer le malheur d'un inverti de sa connaissance, qu'il avait « vu pleurer sur sa veulerie, sa vieillesse solitaire, l'impossibilité où il se découvrait de placer sur un être un besoin de pure tendresse qu'il n'avait jamais comblé »² ; Bonardi se dit « contre toute prohibition »³, en littérature comme dans la vie réelle ; Rosny aîné ne croit pas « que la mesure est comble »⁴ et considère que « l'indifférence serait la meilleure méthode » ; et enfin, Drieu La Rochelle pense qu'il y a « des "normaux" qui sont plus invertis que des "anormaux" »⁵.

française. 1859-1939. Un résumé et les documents présentés lors de cette conférence sont consultables sur le site Internet suivant : <http://www.agq.qc.ca/webebauc/ebauches/frame.htm>

¹ Ces auteurs étant d'horizons et d'idéologies différents, cette enquête nous paraît être assez représentative du champ littéraire français. Elle est d'autant plus représentative qu'elle comprend des auteurs occupant des positions différentes au sein de ce champ.

² Cité dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p.22.

³ *Ibid.*, p. 27.

⁴ *Ibid.*, p. 52.

⁵ *Ibid.*, p. 65.

Si certains auteurs se disent tolérants ou indifférents à l'égard de l'inversion ou de l'homosexualité, une large majorité se dit révoltée par la présence de ce « vice » dans les lettres françaises. Ces derniers auteurs, par leur écrasante majorité, sont le signe de ce que nous désirons montrer ici : le champ littéraire français du début du vingtième siècle est fortement empreint d'homophobie. Parmi ces auteurs, nombreux sont ceux qui affirment que l'homosexualité a réellement fait son entrée en littérature depuis la guerre, « libérée en partie [...] par le talent de Marcel Proust »¹. Tout aussi nombreux sont ceux qui le déplorent. Henriette Charasson, par exemple, considère que

« cette préoccupation s'est développée outrageusement depuis la guerre et [que] c'est bien ennuyeux, car si un monstre peut, dans son anormalité [*sic*], offrir un curieux sujet d'étude, [...] la répétition du même monstre est bien monotone, pour les lecteurs qui n'ont pas de raisons [*sic*] d'être personnellement intéressés dans le débat »².

Au sein des réponses homophobes proposées par la majorité des auteurs, plusieurs points récurrents sont à mettre en évidence. Premièrement, nombreux sont ceux qui ridiculisent, ou considèrent comme ridicules, les invertis et la littérature homosexuelle. Un des signes en est la désignation de cette littérature comme une « littérature »³ voire une « littéracucure »⁴. André Billy considère cette littérature comme « assez ridicule, assez fade »⁵ et Charles Derennes, lui, adopte un ton volontairement humiliant lorsqu'il recommande de faire taire les invertis : « La ferme aux... petites coquines, la ferme par la bouche, le derrière et... la plume ! »⁶ La volonté de ridiculiser l'inverti passe parfois également par un mauvais goût difficilement acceptable aujourd'hui, tel que celui dont fait usage Clément Vautel : « En matière pédérastique, si j'ose dire, l'élasticité est incroyable [...] »⁷.

¹ BAUER Gérard, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 21.

² CHARASSON Henriette, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 28.

³ FOREST Louis, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 35.

⁴ VAUTEL Clément, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 54.

⁵ BILLY André, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 25.

⁶ DERENNES Charles, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 31.

⁷ VAUTEL Clément, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 54.

Mais il ne suffit pas de ridiculiser les invertis, il faut également les mépriser, voire les condamner, en raison du dégoût qu'ils inspirent. Selon Georges Maurevert, « [...] il n'y a pas à tolérer cette tendance. Il faut la combattre. On doit poursuivre et punir le prostitué professionnel ; on doit ridiculiser [...] l'amateur dont le cas ne relève presque toujours que de la pathologie »¹. Ce combat « nécessaire » contre les invertis prend même une forme violente sous la plume de Charles Derennes : « Aucune raison de tolérer les pédérastes et les lesbiennes, surtout en cas d'ostentation, de pose, et d'excitation par l'exemple. Le fouet et le hard-labour ! » On le voit, ces auteurs ne semblent pas pouvoir trouver de mots assez durs pour condamner l'inversion. Une des raisons invoquées pour justifier cet état de fait est le dégoût qu'inspirent les homosexuels : « [...] imaginez-vous ce que sont exactement les pratiques sexuelles entre deux hommes, et essayez de ne pas vomir »² ou encore « [p]our ma part je demeure toujours surpris que l'on tolère, sans dégoût, la littérature et la présence d'invertis »³.

Un deuxième point mis fréquemment en avant par ces auteurs est que cette littérature a une influence sur les mœurs françaises, comme en témoignent les avis de Gérard Bauer et d'Henriette Charasson : « [q]ue cette préoccupation intellectuelle ait eu [...] une influence sur les mœurs [,] ce n'est pas douteux »⁴ et « oui, je crois que l'intrusion excessive de ces personnages invertis [...] *particulièrement dans le roman*⁵ [...] peut avoir une influence sur les mœurs en révélant certaines anomalies, en y accoutumant les esprits »⁶. Pour certains, l'inversion est même le signe – voire la cause – d'une dégénérescence des mœurs françaises. Ainsi, selon Henri Barbusse, « cette perversion d'un instinct naturel [...] est un indice de la profonde décadence sociale et morale d'une certaine partie de la société actuelle »⁷. Cette « perversion » présente dans la littérature, par l'exemple qu'elle propose, représente, selon Louis Forest, un danger pour la jeunesse française : « Si la littérature d'invertis n'était écrite que pour de vieux messieurs [...], il n'y aurait pas grand mal. Mais la grande

¹ MAUREVERT Georges, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 46.

² MAUCLAIR Camille, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 43.

³ FABRE Lucien, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 34.

⁴ BAUER Gérard, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 23.

⁵ Les italiques sont dans le texte d'origine.

⁶ CHARASSON Henriette, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 29.

⁷ BARBUSSE Henri, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 20.

saleté fait des ravages chez les adolescents »¹. On le voit, il y a, à l'époque, une conception de l'inversion comme d'un mal transmissible par l'exemple, voire contagieux. On retrouve ici les spectres d'Oscar Wilde et d'Eulenburg, révélateurs, entre autres choses, de l'étendue de la « communauté » des invertis. En effet, Charles-Henry Hirsch proclame :

« Les pédérastes, ainsi que les opiomanes ou les cocaïnomanes, sont enclins à propager leur malheureuse passion. Les cliniciens savent bien cela. C'est un mal social, que la pédérastie. Il tend à l'épidémie, en France, après avoir contaminé l'Angleterre où il se cache et l'Allemagne où il s'étale »².

Cette crainte de voir la France suivre l'exemple de l'Allemagne et de l'Angleterre est apparemment partagée par d'autres que Hirsch, puisqu'on peut lire, sous la plume de Louis Forest que « nous n'en sommes pas encore et de loin où on en est en Angleterre et en Allemagne ; mais tout de même »³.

La crainte évoquée ci-dessus est, presque inévitablement, liée à celle de voir la propagation des mœurs inverties mener la France à sa perte. Premièrement, par l'apparition d'une « franc-maçonnerie » homosexuelle tentant de rallier le plus grand nombre possible d' « adhérents ». C'est ainsi que Camille Mauclair explique la récente émergence d'une littérature homosexuelle : « L'inverti veut convertir. De là une littérature spéciale »⁴. Deuxièmement, par l'effacement de la différenciation entre les sexes qu'impliquent, selon Pierre Dominique, les pratiques homosexuelles :

« Il est donc évident qu'il y aura, dans le roman, dans la poésie, au théâtre, de plus en plus de personnages invertis qui auront une influence sur les mœurs, en accélérant le curieux mouvement de retour à la Barbarie dont notre civilisation est animée [...]. " Le progrès se fait par la différenciation ", disait en effet H. Spencer. L'effort de féminisation chez certains hommes [,] l'effort de masculinisation chez beaucoup de femmes sont ainsi des signes de régression. Nous devrions donc arriver rapidement à une barbarie assez

¹ FOREST Louis, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 25.

² HIRSCH Charles-Henry, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 37.

³ FOREST Louis, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 36.

⁴ MAUCLAIR Camille, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 43.

subtile et de fragile structure [...]. Peut-être l'excès du mal engendrera-t-il une réaction. Peut-être au contraire, après d'autres, la civilisation blanche, dégénérée, devra-t-elle chercher son salut dans l'acceptation d'invasions barbares »¹.

Il s'agit là d'un point de vue partagé par Camille Mauclair, qui y ajoute l'idée que les invertis profitent du laxisme d'une société française trop permissive :

« On a bien oublié les boches, on oubliera les pédérastes comme les surréalistes. Nous supportons tout, en politique et en lettres. C'est même pour ça que nous dégringolons »².

C'est pour cette raison que la majorité des auteurs qui ont participé à l'enquête des *Marges* en arrive à une même conclusion : il faut lutter contre l'inversion et, donc, contre la présence des mœurs inverties dans la littérature, la dernière étant un facteur de propagation de la première. Cette lutte devrait passer par le refus de présenter, critiquer, voire même de parler de ces ouvrages. Ce mépris pour la littérature homosexuelle a pour but avoué, pour certains des auteurs les plus homophobes, de hâter « l'heure de la colère, et de la renaissance »³ ou, en d'autres termes, de précipiter la disparition de ces mœurs par le retour à un ordre moral strict : « Quand la France sera redevenue ce qu'elle doit être – à l'aide d'un Homme et d'une trique ! – ces mauvaises mœurs disparaîtront d'elles-mêmes. »⁴

Et si quelques oeuvres qui traitent de l'inversion, ou sont écrites par des invertis, peuvent être considérées avec certains égards, ce ne peut être qu'en raison de leurs grandes qualités littéraires, et malgré leur lien avec l'homosexualité :

« Pour combattre cette tendance [l'inversion], il faudrait critiquer, renoncer à parler de toute œuvre atteinte de la manie homosexuelle (même pour en dire du mal) qui n'eût pas une très grande valeur littéraire en dépit de sa tare

¹ DOMINIQUE Pierre, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 32.

² MAUCLAIR Camille, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 45.

³ BARBUSSE Henri, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 21.

⁴ MAUREVERT Georges, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 46.

essentielle ; et même s'obliger à passer sous silence toute œuvre analogue, quelle qu'elle soit, si cette vague de corruption continue »¹.

Cela a déjà été dit ici, l'enquête publiée par *Les Marges* peut-être considérée comme représentative d'une pensée généralement partagée par les agents du champ littéraire français du début du vingtième siècle. Cette même pensée présente des caractéristiques correspondant, de manière tout à fait évidente, à la définition de l'homophobie telle qu'elle est proposée par Daniel Borillo. On voit comment les auteurs qui ont participé à cette enquête procèdent à la « discrimination envers les personnes qui montrent [...] certaines qualités (ou défauts) attribuées à l'autre genre »² et à une hiérarchisation des sexualités, dans laquelle les formes de sexualité autres que l'hétérosexualité sont présentées comme « perverses, [...] criminelles, immorales et destructrices de la civilisation »³. Il était nécessaire, pour statuer sur l'éventuelle homophobie du *Sodome et Gomorrhe* de Proust, de replacer cette oeuvre dans ce contexte homophobe.

L'étude de la correspondance de Marcel Proust concernant la présence d'invertis dans son œuvre et ses propres rapports à l'inversion permet de montrer à quel point l'auteur était conscient de cette homophobie ambiante et à quel point il craignait d'en subir les effets. Dans ses contacts avec les futurs éditeurs et critiques de *La Recherche*, Proust manifeste la volonté de se désolidariser de la question et de la condition des invertis, tout en insistant sur le caractère « sulfureux » de l'œuvre en cours d'écriture. Ainsi, dans un contexte de négociations avec ses éditeurs, Proust explique à Louis de Robert qu'il ne croit pas pouvoir proposer *La Recherche* à Calmann-Lévy, parce que son « ouvrage actuel serait trop indécent »⁴. De même, en 1912, toujours dans le cadre de sa recherche d'un éditeur, il indique à Eugène Fasquelle le caractère « fort scandaleux »⁵ d'une partie de son œuvre.

Quelques années plus tard, le 4 janvier 1920 plus précisément, donc peu avant la publication de la première partie de *Sodome et Gomorrhe*, Proust écrit à Jean de

¹ CHARASSON Henriette, dans *Les Marges, Enquête sur l'homosexualité en littérature*, p. 29.

² WELZER-LANG, D., cité dans BORILLO, *op. cit.*, p. 17.

³ BORILLO, D., *op. cit.*, p. 22.

⁴ Cité dans ROBERT, L., *Comment débuta Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 1969, p. 21.

⁵ PROUST, M., *Choix de lettres. Présentées et datées par Philip Kolb*, Paris, Plon, 1966, p. 182.

Pierrefeu, qui avait écrit à propos de l'œuvre de Proust un article assez froid dans *le Journal des débats* du 3 janvier de la même année : « Vous n'aurez plus jamais l'occasion de parler de moi. Car mes derniers livres qui paraîtront ensemble, seront bien trop "inconvenants" »¹. Si Proust insiste sur ce caractère « inconvenant » de son œuvre, il insiste tout autant sur le fait qu'il ne traite pas de la question de l'inversion par envie mais bien par obligation. Proust fait tout pour qu'à aucun moment on ne puisse voir en *La Recherche* une oeuvre qui parle d'invertis parce qu'elle est écrite par un inverti. Ainsi, il écrit au critique Paul Souday, à propos du *Côté des Guermantes I* :

« C'est encore un livre "convenable". Après celui-là, cela va se gâter sans qu'il y ait de ma faute. Mes personnages ne tournent pas bien ; je suis obligé de les suivre là où me mène leur vice aggravé »².

On le voit, Proust adopte ici une position similaire à celle qu'il fera prendre au narrateur de *La Recherche* lorsqu'il s'agira de rendre compte de comportements homosexuels : la position d'un observateur hétérosexuel qui a à rendre compte des mœurs particulières des invertis. Et cette observation, pour qu'elle ne puisse être comprise comme un indice de l'inversion de celui qui l'effectue, il est nécessaire de la présenter comme une observation « objective », dictée par la volonté de rendre compte de tous les comportements observables³. C'est à cette objectivité que fait référence Proust lorsqu'il dira « [...] l'effort d'objectivité que je fis [...] rendra ce livre particulièrement haïssable »⁴ ou encore « j'aurais voulu que [mes livres] ne fussent ni pro ni anti [sodomistes], et objectifs seulement »⁵. C'est par cette position de simple observateur que Proust justifie auprès de Louis de Robert la présence d'une analyse des invertis dans son œuvre, tout en affirmant son antipathie pour ces

¹ Lettre publiée par Henri Bonnet et Pierre Robert dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, septembre-octobre 1979, pp. 804-805.

² Lettre datée du 8 octobre 1920 présentée dans *Correspondance générale de Marcel Proust. Publiée par Robert Proust et Paul Brach*, Paris, Plon, 1930-1936, p. 83.

³ On se rappellera ici l'importance accordée par Proust à l'objectivité dans l'observation et à la position d'entomologiste neutre, dans *Sodome et Gomorrhe*, signe de sa volonté de ne pas paraître concerné personnellement par le sujet de l'inversion.

⁴ Lettre de Marcel Proust à André Gide, datée du 11 juin 1914, citée dans PROUST, M., *Lettres à André Gide, avec trois lettres et deux textes d'André Gide*, p. 40.

⁵ Lettre de Marcel Proust à son frère, éditée dans la Nouvelle Revue Française du 1^{er} mai 1970, datée approximativement de 1920.

derniers : « Je ne peux, pour déplaire à un public qui m'est antipathique [les invertis], modifier le résultats d'expériences morales dont je suis obligé de donner la communication avec une bonne foi de chimiste »¹. Ceci répond à la demande de Louis de Robert, qui avait fortement insisté auprès de Proust pour que ce dernier censure la scène de sadisme saphique entre Mlle de Vinteuil et son amie dans le *Côté de chez Swann*.

Il est évident que Proust n'aurait pas consacré une telle énergie à justifier sa volonté de traiter des invertis s'il n'avait pas perçu que cela risquait de lui nuire, en raison de l'homophobie ambiante et en raison du risque que soit dévoilée sa propre homosexualité. Ce dernier point est tout à fait indicatif de la conscience, chez Proust, des risques qu'il encourt d'être lui-même l'objet de violences homophobes. En effet, Proust fait tout pour contrer les rumeurs, justifiées, qui courent au sujet de son homosexualité. Ainsi, il reprochera au critique Paul Souday d'avoir fourni, dans un article paru dans *Le Temps* du 4 novembre 1920, de l'eau au moulin de ceux qui laissaient entendre qu'il n'était pas totalement étranger aux mœurs des habitants de Sodome. Souday avait en effet qualifié Proust d' « esthète nerveux, un peu morbide, presque féminin ». Proust lui répond :

« Au moment où, parce que je parlerai de Sodome, personne n'aura le courage de prendre ma défense, d'avance vous frayez [...] le chemin à tous les méchants, en me traitant de "féminin" »².

L'insistance à nier son appartenance à la « race des tantes », Proust la fait également jouer dans sa vie privée. Dans *Proust*³, Ghislain de Diesbach rapporte un échange épistolaire entre Proust et Louis d'Albuféra. Proust avait demandé à ce dernier de lui faire rencontrer un jeune télégraphiste, afin d'en obtenir des renseignements pour un « livre » auquel il travaillait. D'Albuféra, dans sa réponse, fit une plaisanterie qui ne plût pas à Proust sur la pratique qui consistait à se faire transmettre un télégramme par un jeune homme prêt à monnayer son corps. Proust lui répondit :

¹ ROBERT, L., *op. cit.*, p. 66.

² *Correspondance générale de Marcel Proust. Publiée par Robert Proust et Paul Brach, op. cit.*, p. 86.

³ DIESBACH, G., *op. cit.*, pp. 419-420.

« Ta plaisanterie sur le genre de rapports que tu n’as pas eu avec [le télégraphiste] était inutile et cette idée ne me serait pas venue. Hélas, je voudrais être sûr que tu n’as pas à cet égard de telles idées sur moi. En tout cas ce serait plus explicable puisque tant de gens l’ont dit de moi [...]. Je ne suis pas assez stupide, si j’étais ce genre de canailles, pour aller prendre toutes les précautions pour que le garçon [...] puisse me faire coffrer, t’avertisse de tout, etc. »¹

Ghislain de Diesbach rapporte une autre anecdote qui atteste l’attachement de Proust à dissimuler son inversion dans le cadre privé. En 1908, Proust fait la connaissance, dans une station balnéaire, d’un jeune homme d’un vingtaine d’années qui, rapidement frappé par le personnage de Proust, jouera le rôle de page de l’auteur. Lorsqu’une dame attire l’attention du jeune homme sur le danger qu’il y a à fréquenter un homme dont les mœurs particulières sont connues de tous, le jeune Marcel Plantevignes fait mine de ne rien comprendre et n’en dit rien à Proust. Ce dernier, prenant quelque temps plus tard connaissance de l’incident, manifesterait par écrit son indignation de ce que le jeune homme n’ait pas pris sa défense, laissant par là entendre que les rumeurs qui couraient sur son compte étaient vraies :

« Monsieur [...] j’étais bien loin de me figurer que vous vous apprêtiez à me poignarder dans le dos. Ayant toujours fort peu apprécié ces mœurs de la Renaissance, je viens aussitôt vous en dire mon mépris et que je ne vous reverrai jamais »².

La volonté, chez Proust, de se désolidariser du sujet « scandaleux » qui est au centre de *Sodome et Gomorrhe I* et son souci que ne soit pas dévoilée sa propre homosexualité, sont autant de signes qui montrent que Proust était conscient des risques qu’il encourait en parlant ouvertement d’homosexualité dans une société qu’il savait homophobe. Proust est d’ailleurs tellement peu naïf en ce qui concerne l’homophobie qu’il la met en scène explicitement dans *Sodome et Gomorrhe*. En effet, il ne présente pas d’autre explication qu’une trop forte « pression sociale » à la

¹ KOLB, P., *Correspondance de Marcel Proust*, tome IV, Paris, Librairie Plon, 1978, p. 76.

² KOLB, P., *Correspondance de Marcel Proust*, tome VI, Paris, Librairie Plon, 1981, p. 208.

nécessaire dissimulation de la femme intérieure chez les invertis, dont la mise en scène sociale de la virilité du baron de Charlus est l'exemple le plus marquant, dans *Sodome et Gomorrhe*. La prise de position en faveur d'une certaine tolérance à l'égard des invertis montre également la conscience qu'a Proust de la violence homophobe exercée à l'égard des homosexuels. En effet, un appel à la tolérance n'est pas autre chose que la reconnaissance de l'exercice d'une intolérance.

3.3. *L'homophobie intrinsèque des théories médicales sur l'inversion.*

Proust, s'il est conscient de la forte présence de l'homophobie dans la société française et s'il désire dans une certaine mesure la contrer, ne fait que la reconduire. En effet, les théories médicales explicatives de l'inversion, sur lesquelles Proust base sa réflexion, ne font qu'entériner l'homophobie en désignant l'homosexualité comme une déviance par rapport à une norme et en la « pathologisant » :

« L'interprétation que la médecine, et par la suite la psychanalyse, fera de l'homosexualité est en soi une forme d'homophobie, puisque la différence n'est jamais quêtée en vue de l'intégrer dans une théorie pluraliste de la sexualité normale mais, bien au contraire, pour la placer dans les rangs de la maladie, de la névrose, la perversion ou l'excentricité. »¹

De la même manière, parce qu'elles tentent de trouver l'origine de l'inversion ou de l'homosexualité, les théories médicales qui se sont penchées sur la question induisent l'idée qu'il ne faut pas le devenir. De plus, il n'est pas sans importance que les premiers à s'être penchés sur la question aient appartenu au domaine de la médecine légale. Par la caractérisation à laquelle ils se sont attelés, ces médecins n'ont pas procédé à autre chose qu'à la recherche de « stigmates physiques » qui témoignaient de la « dépravation profonde inscrite dans l'esprit des invertis »². Les descriptions mêmes auxquelles ces médecins ont procédé reflètent une certaine haine ou un certain dégoût des invertis, dont on peut se faire une idée à la lecture, par exemple, de certains passages de *l'Etude médico-légale sur les attentats aux mœurs* de Tardieu, traitant de l'inverti passif :

« Une bouche de travers, des dents très courtes, des lèvres épaisses, renversées, déformées complètement, en rapport avec l'usage infâme auquel elles servaient » ou encore « le développement excessif des fesses, [...] le relâchement du sphincter, l'effacement des plis, les crêtes et caroncules du

¹ BORILLO, D., *op. cit.*, pp. 58-59.

² *Ibid.*, p. 61.

pourtour de l'anus, la dilatation extrême de l'orifice anal, l'incontinence des matières, [...] les corps étrangers introduits dans l'anus [...] »¹.

Il est évident que cette littérature « scientifique » pourrait prêter à rire si elle n'était pas le signe de l'homophobie la plus infâme exercée à l'encontre des invertis.

Si Magnus Hirschfeld et Heinrich Ulrichs n'ont pas versé dans ce genre de travers², ils n'échappent pourtant pas à la reconduction d'idées homophobes et notamment à la féminisation des homosexuels. Cette féminisation des invertis est à mettre en rapport avec ce que Bourdieu a appelé l'exercice de violence symbolique et le fait que Proust ait repris à son compte la vision féminine de l'inverti n'est pas sans rapport avec ce que Bourdieu a défini comme l'« incorporation » de cette violence symbolique. Dans *La domination masculine*³, Bourdieu montre comment la division entre les sexes, qui paraît aller de soi, qui semble être « dans l'ordre des choses », est liée à une hiérarchisation entre les sexes ou, en d'autres termes, à une domination du masculin sur le féminin. Cette hiérarchisation « naturalisée » est le fruit d'une construction arbitraire et historique. Mais l'ordre masculin exerce une violence symbolique d'une telle force sur les femmes que celles-ci intériorisent, incorporent les caractéristiques qui leur sont imposées par cet ordre masculin. La force de la domination masculine réside, selon Bourdieu, dans le fait qu'elle

« cumule et condense deux opérations : *elle légitime une relation de domination en l'inscrivant dans une nature biologique qui est elle-même une construction sociale naturalisée* »⁴.

La violence symbolique exercée à l'encontre des femmes et le travail de construction symbolique qui en est le fruit s'achèvent et s'accomplissent

« dans une transformation profonde et durable des corps [...], c'est à dire dans et par un travail de construction pratique imposant une *définition différenciée* des usages légitimes du corps, sexuels notamment, qui tend à

¹ Cité in BORILLO, D., *op. cit.*, p. 61.

² Cela se comprend étant donné leur volonté de plaider pour une totale tolérance à l'égard des invertis.

³ BOURDIEU, P., *La domination masculine*, Paris, Editions du Seuil, 1998.

⁴ *Ibid.*, p. 29. Les italiques sont dans le texte de Pierre Bourdieu.

exclure de l'univers du pensable et du faisable tout ce qui marque l'appartenance à l'autre genre [...] »¹.

Si Bourdieu s'attache, ici, à déconstruire la domination naturalisée exercée par les hommes à l'égard des femmes, il suggère qu'une même analyse peut être effectuée quant à la domination des hétérosexuels sur les homosexuels, ou du moins sur les homosexuels passifs, dont le rôle sexuel est assimilé à celui des femmes. En effet, « l'homosexuel est féminisé parce qu'il entre dans une relation sexuelle qui ne convient qu'à une femme »². Ainsi donc, un homme appartenant à la catégorie des dominants et ayant un comportement de dominé, ici de pénétré, ne peut plus être considéré comme dominant. En d'autres termes et en simplifiant, l'homme n'ayant pas un comportement d'homme ne peut être qu'une femme. Il faut cependant signaler qu'il n'est question, ici, que de comportements homosexuels passifs. En effet, « en nombre de sociétés, la possession homosexuelle est conçue comme une manifestation de puissance, un acte de domination »³, alors que la pénétration passive est vécue comme la pire des humiliations, car elle est équivalente à une féminisation.

Ce qui vient d'être dit implique deux choses quant au sujet qui est le nôtre. Premièrement, la féminisation de l'inverti telle qu'elle a été mise en avant par les théoriciens de l'homosexualité est le fruit d'une violence symbolique ayant pour but d'attribuer aux hommes homosexuels la seule place qui leur convienne dans une société « hétérocentrée » : celle de dominés. Deuxièmement, l'incorporation par de nombreux homosexuels de caractéristiques féminines est la conséquence d'un jeu de violence symbolique. Cette violence symbolique, à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle, s'est exercée d'autant plus facilement qu'il n'existait alors aucun groupe de revendications ou de libération homosexuelles. En effet,

« en période de répression, et en l'absence de possibilité de concevoir l'élaboration d'une vision homosexuelle de l'homosexualité, la soumission à

¹ *Ibid.*

² BOURDIEU, P., *La transgression gay*, entretien avec Catherine Portevin et Jean-Philippe Pisanias, *Télérama* n°2535, 12/08/1998.

³ BOURDIEU, P., *La domination masculine*, p. 27.

la caricature que la majorité impose à la minorité semble être un des seuls moyens propres à maintenir une identité de groupe »¹.

Le signe en est que, dans notre société contemporaine accordant une plus grande tolérance aux homosexuels – et dans laquelle se sont formés des groupes de revendications homosexuels – les traits féminins auparavant « propres » aux homosexuels sont de plus en plus abandonnés par ces derniers, qui « portent parfois à l'extrême l'affirmation de la virilité dans sa forme la plus commune, [...] en réaction contre le style "efféminé" autrefois dominant »².

Dans le sens de ce qui vient d'être dit, le fait que Proust fasse sien le processus de féminisation des invertis prend une signification particulière. Il s'agit là, Proust étant lui-même homosexuel, de l'incorporation des fruits de l'exercice de la violence symbolique exercée par les gardiens de l'ordre masculin et « hétérocentré » de la société française de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle. Proust pourrait donc être classé parmi ces écrivains qui, comme le dit Didier Eribon, « ont tout à la fois combattu l'interdiction de dire, essayé de répondre au discours homophobe et, pour ce faire, l'ont souvent intégré dans leur propre démarche »³.

¹ Michel Pollack, cité dans BENITO de SANCHEZ, C., *Des identités homosexuelles. Propos sur la genèse et les avatars d'un genre contesté*, dans *La revue H*, 1, 1996.

² *Ibid.*, p. 130.

³ ERIBON, D., *op. cit.*, p. 272.

CONCLUSION

Nous avons montré que les années de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle marquent des étapes importantes dans l'histoire moderne de l'homosexualité. Elles ont vu, en effet, apparaître chez beaucoup la prise de conscience de l'existence de l'homosexualité, à travers différents scandales qui ont bénéficié d'un grand écho dans les presses allemandes, anglaises et françaises. Elles ont également vu apparaître tout un discours scientifique, hétérocentré, sur les invertis. Ces années ont aussi été marquées par une des grandes étapes de l'histoire de la littérature française de l'homosexualité

1921 est la date de parution d'un des premiers pavés homosexuels dans la mare de la « normalité ». Ce roman est le fruit de la volonté, chez Marcel Proust, d'intervenir dans le débat contemporain sur l'homosexualité. Le procès d'Oscar Wilde et l'affaire Eulenburg, dont nous avons cru bon de rappeler l'importance, ont en effet contribué à la prolifération de discours et de représentations, erronées selon Proust, sur l'inversion sexuelle. Les multiples références à ces deux affaires dans *Sodome et Gomorrhe* nous permettent donc de montrer que ce roman s'ancre bien dans ce débat, débat qui permet à Proust de prendre enfin la parole sur un sujet, alors délicat, dont il avait la volonté de traiter.

Nous avons montré que le propos de Proust sur l'inversion prend deux sens différents. Premièrement, par la mise en avant d'une explication biologique de l'inversion, qui passe par de multiples métaphores naturelles. Deuxièmement, par la description de la condition de ceux qui ne sont qu'écart de la Nature par rapport à ses propres normes. Ainsi, Proust insistera fortement sur la précarité sociale de ces hommes amenés à mentir continuellement à ceux dont ils croisent la route, par la perpétuelle mise en scène d'une virilité qui n'est pas la leur.

Nous avons mis en avant que cette prise de parole, chez Proust, est le fruit d'une longue réflexion théorique sur la question de l'inversion et d'une volonté de légitimer les invertis. Si Proust fournit un éclairage personnel sur la question, il s'est nourri de toutes les représentations médicales alors en cours sur l'homosexualité et, au sein de celles-ci, a fait un choix significatif. En effet, il reprend à son compte les

théories de Hirschfeld et de Ulrichs, qui tentaient de naturaliser l'homosexualité et, donc, de la légitimer. Nous avons également souligné le fait que cette volonté de légitimation se manifestait, sous la plume de Proust, à travers un discours appelant à observer les invertis comme les fruit d'une Nature dont la complexité et l'étrangeté font toute la beauté. Il nous semble donc que les théories médicales de Ulrichs ou Hirschfeld peuvent être considérées comme un moyen dont se sert Proust pour étayer un appel à la tolérance et montrer l'absurdité de tout jugement moral porté sur ce phénomène naturel.

Nous avons pu montrer que ces théories ont également une autre fonction pour Proust. En effet, se mettant sous le couvert de théories scientifiques, il ne risque pas d'être taxé d'être lui-même un inverti plaidant pour sa propre cause. C'est là un des éléments les plus frappants lorsque l'on se penche sur les rapports qu'entretient Proust avec *Sodome et Gomorrhe*. En effet, Proust multiplie les signes de sa volonté de passer pour un observateur extérieur de l'homosexualité, que ce soit par la position d'observateur extérieur du narrateur tout au long de sa digression sur l'inversion ou par les multiples allusions, dans le cadre de sa correspondance, par exemple, à la nécessité dans laquelle il se trouve de traiter de ce sujet. Il nous semble donc évident que Proust a voulu prendre la parole sur la question de l'inversion tout en craignant que soit dévoilée sa propre homosexualité. Mais il y a un autre obstacle auquel Proust a dû faire face. En effet, nous avons démontré que la pensée homophobe était fortement présente au sein du champ littéraire français des premières décennies du vingtième siècle. Proust, traitant d'un sujet alors encore fortement tabou, mettait donc en danger sa propre légitimité au sein du champ qui l'avait consacré en lui décernant le prix Goncourt, pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, en 1919.

Cette légitimité à conserver et la crainte de voir dévoilée sa propre homosexualité sont autant d'éléments, chez Proust, qui nous permettent d'expliquer l'apparente homophobie de *Sodome et Gomorrhe* relevée par certains critiques. De fait, Proust ne pouvait que difficilement manifester de la sympathie ou de l'admiration à l'égard de ceux que l'ont considérait alors comme des pervers à même de conduire la nation à sa perte, sans risquer d'être mis lui-même au ban de la

société ou, du moins, du champ littéraire. Il nous paraît donc compréhensible que Proust ait pu reconduire une certaine pensée homophobe au sein de *Sodome et Gomorrhe* et faire du baron de Charlus, principal représentant des descendants des habitants de Sodome, un personnage parfois antipathique, malsain, et souvent grotesque. Cependant, nous voulons rappeler que le baron n'est qu'un des invertis dont traite Proust et que, lorsqu'il considère la race des invertis dans son ensemble, Proust manifeste à de nombreux endroits du texte de la compassion ou de l'admiration pour ces hommes-femmes rejetés par la société.

Avec cette œuvre, nous pensons donc que nous nous trouvons face à un essai de légitimation, un appel à la tolérance, qui ne peut que dissimuler ce qu'il est en adoptant un discours d'apparence homophobe. Nous voulons souligner par ailleurs que, bien qu'il ait exprimé en maintes occasions le souci de l'être, Proust n'aurait pas pu être objectif dans son discours sur l'homosexualité. En effet, étant homosexuel lui-même et soumis, tel que nous l'avons mis en avant, à la violence symbolique exercée par une société hétérosexiste, Proust ne pouvait avoir la distance nécessaire à une observation non subjective des invertis. L'homophobie régnant au sein de la société française du début du vingtième siècle nous semble donc être une explication possible de l'apparente ambiguïté de *Sodome et Gomorrhe*, œuvre d'un homosexuel prônant la tolérance à l'égard de ses semblables mais reconduisant inconsciemment l'homophobie exercée à son encontre.

La réponse à la question de l'homophobie de l'œuvre de Proust que nous proposons ci-dessus a bien évidemment plus valeur de piste que d'affirmation. En effet, ce mémoire n'avait pas pour but d'épuiser la question de l'inversion chez Proust ni des rapports de ce dernier à l'homosexualité et à son corollaire, l'homophobie. *Sodome et Gomorrhe*, parce qu'il constitue un ensemble cohérent et relativement indépendant du reste de *La Recherche*, nous a paru constituer un bon angle d'attaque pour analyser la question de l'inversion dans l'œuvre de Proust. Mais il faudrait évidemment appliquer la réflexion proposée ici à l'ensemble des écrits de Proust, depuis ses participations à *La Revue Blanche* jusqu'aux volumes posthumes de *La Recherche*, ainsi qu'à toute sa correspondance. Une étude des rapports de Proust à l'homosexualité ne serait pas non plus complète sans une étude

biographique : l'étude des rapports de Proust avec Alfred Agostinelli et avec d'autres auteurs homosexuels, l'étude de ses fréquentations de salons tenus par des homosexuel(le)s notoires et bien d'autres éléments permettraient d'approfondir la réflexion ici entamée. De la même manière, l'analyse que nous avons fournie ne pourrait que bénéficier des avancées futures des études gaies et lesbiennes et, plus simplement, de la connaissance des phénomènes de l'homosexualité et de l'homophobie. Peut-être même ce mémoire, s'il est lu dans 81 ans, laps de temps existant entre notre réflexion et la parution de *Sodome et Gomorrhe*, paraîtra-t-il fortement empreint d'homophobie...

Index des noms et personnages cités

Albuféra, Louis d', 34, 77, 14
Balzac, Honoré de, 6, 55, 59
Barbusse, Henry, 72
Bauer, Gérard, 70, 72
Benkert, Karoly Maria, 38
Billy, André, 71
Binet-Valmer, Lucien, 70
Bonardi, Pierre, 70
Bonmariage, Sylvain, 43
Bonnetain, Paul, 69
Borillo, Daniel, 66-67, 75
Borniche, 64
Bourdieu, Pierre, 81-82, 15
Charasson, Henriette, 71-72
Charcot, Jean-Marie, 40
Charlus, baron de, 3-7, 9, 10-16, 18-23-27, 29, 34, 43, 55-56, 60, 61, 62, 63, 64, 69, 78
Cohn, Dorrit, 35
Collard, Cyril, 4
Darien, Georges, 70
Daudet, Alphonse, 51
Daudet, Lucien, 70
Derennes, Charles, 72, 72
Descaves, Lucien, 70
Diesbach, Ghislain de, 77-78
Djaziri, Eyet-Chékib, 4
Dominique, Pierre, 73
Douglas, Lord Alfred, 50-51
Dreyfus, Robert, 54
Drieu La Rochelle, Pierre, 70
Dustan, Guillaume, 4, 6
Einstein, Albert, 47
Eribon, Didier, 8, 16, 41, 61, 83
Eulenburg, Philippe Prince de, 7, 15, 53-57, 63, 72, 16
Fasquelle, Eugène, 75
Ferri-Pisani, 70
Forest, Louis, 72-73
Gide, André, 5, 7, 14-18, 27, 41-44, 47, 64, 69, 76
Godbout, Louis, 69-70
Graeve, Laurent de, 4
Guercy, Monsieur de, 64
Guermantes, le duc de, 23, 27, 29, 31
Guillaume II d'Allemagne, 53, 55
Hahn, Reynaldo, 54
Harden, Maximilian, 53-54

Hermant, Abel, 70
 Hirsch, Charles-Henry, 73
 Hirschfeld, Magnus, 15, 19, 36-38, 42-44, 46-47, 51, 59, 64, 67, 81
 Hülsen-Häseler, Dietrich comte von, 53
Jupien, 9-10, 18-19, 21, 23, 25, 60-62, 64
 Krafft-Ebing, Richard von, 33, 38
Lucien de Rubempré, 6
 Magnan, Victor, 40
 Mann, Thomas, 47
 Mauclair, Camille, 73-74
 Maurevert, Georges, 71
 Miquet-Ollagnier, Marie, 35
 Molkte, Kuno comte von, 53
 Moll, Albert, 40
Monsieur Legrandin, 29, 31
Morel, 16, 26
 Muller, Marcel, 20
 Oppenheimer, Franz, 47
 Pierrefeu, Jean de, 75
 Pierre-Quint, Léon, 35
 Plantevignes, Marcel, 78
 Pollack, Michel, 83
 Porché, François, 51, 67-68, 13
 Queensberry, Marquis de, 50
 Renard, Jules, 51
 Rilke, Rainer Maria, 47
 Robert, Louis de, 75-77
 Robinson, Christopher, 8
 Rosny, Joseph-Henri (aîné), 70
 Rousset, Jean, 13
 Ryner, Han, 70
Saint-Loup, Robert de, 22-23, 27-28
 Saint-Paul, Georges, 43
 Schrenk-Notzing, baron von, 40
 Schwob, Marcel, 51
 Singer, Winaretta, 51
 Souday, Paul, 14, 68-69, 76-77
 Spencer, Colin, 38, 50, 53
 Sylvestre, Paul-François, 6
 Symonds, John Addington, 41-43, 18
 Tapie, Jean-Paul, 6
 Tardieu, Ambroise, 38-39, 43, 80
 Tolstoï, Léon, 47
 Ulrichs, Heinrich, 15, 19, 36-38, 46, 59, 64, 67, 81
Vaugoubert, Monsieur de, 16, 56, 57
 Vautel, Clément, 71
Vautrin, 6
Vinteuil, Mlle de, 10, 77
 Welzer-Lang, Daniel, 66

Westphal, Carl, 39
White, Edmund, 4
Wilde, Oscar, 7, 16, 50-52, 54, 57, 67, 72
Zola, Emile, 43, 47, 51

Bibliographie

ALHSTED, E., *La Pudeur en crise. Un aspect de l'accueil d' « À la recherche du temps perdu » de Marcel Proust, 1913-1930*, Göteborg, Acta Universitatis Ghotoburgensis, 1994.

BARDECHE, M., *Marcel Proust romancier*, Paris, Les Sept Couleurs, 1971.

BEM, J., *Le juif et l'homosexuel dans « À la recherche du temps perdu »*, dans *Littérature*, 37, 1980.

BENITO de SANCHEZ, C., *Des identités homosexuelles. Propos sur la genèse et les avatars d'un genre contesté*, dans *La revue H*, 1, 1996.

BENOIT D'ENTREVAUX, M., *Monsieur de Charlus et les confréries*, dans *Bulletin d'information proustienne*, 31, 2000.

BERNARD, P., FOURNIER, M., SAINT-PIERRE, C., *Au-delà de la crise, un second souffle pour la sociologie*, dans *Sociologie et sociétés*, vol. XXX, n° 1, 1998.

BONNET, H., *Marcel Proust de 1907 à 1914*, Paris, A. G. Nizet, 1971.

BORILLO, D., *L'homophobie*, Paris, Presses Universitaires de France, (*Que sais-je ?*), 2000.

BOURDIEU, P., *La domination masculine*, Paris, Editions du Seuil, 1998.

BOURDIEU, P., *La transgression gay*, entretien avec Catherine Portevin et Jean-Philippe Pisanias, dans *Télérama*, 2535, 12/08/1998.

COHN, D., *L'Ambiguïté générique de Proust*, dans *Poétique*, XXVIII, 1997.

DIESBACH, G., *Proust*, Paris, Perrin, 1991.

DUBOIS, J., *Pour Albertine. Proust et le sens du social*, Paris, Seuil, 1997.

ERIBON, D., *En France comme aux Etats-Unis. L'affirmation homosexuelle*, dans *Le Monde diplomatique*, juin 1996.

ERIBON, D., *Réflexions sur la question gay*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999.

GREVISSE, M., *Le bon usage. Grammaire française. Douzième édition refondue par André Goosse*, Paris-Gembloux, Duculot, 1986.

HANSE, J., BLAMPAIN, D., *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, Bruxelles, De Boeck - Duculot, 2000.

- KATZ, J.-N., *L'invention de l'hétérosexualité*, Paris, EPEL, 2001.
- KLAPP, O., *Bibliographie der französischen Literaturwissenschaft. Bibliographie d'histoire littéraire française*, Francfort, Klostermann, 1975-2000.
- KOLB, P., *Correspondance de Marcel Proust*, tome IV, Paris, Librairie Plon, 1978.
- KOLB, P., *Correspondance de Marcel Proust*, tome VI, Paris, Librairie Plon, 1981.
- LEVER, M., *Les bûchers de Sodome*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1985.
- Les Marges-1926. Enquête sur l'homosexualité en littérature*, Lille, Cahiers Gai-Kitsch-Camp, 19, 1993.
- MASSART, P., PIERRET, J.-M., TILLEUIL, J.-L., *Vadémécum pour l'élaboration et la rédaction du mémoire de licence*, Louvain-la-Neuve, Département d'études romanes de l'U.C.L., 2001.
- MENDES-LEITE, R., *The status of research on homosexuals and lesbians in humanities and social sciences in France, 1970-1995*, dans SANDFORT, T., SCHUYF, T., *The future of Gay and Lesbian Studies in Europe*, Utrecht, Universiteit Utrecht, 1998.
- MIQUET-OLLAGNIER, M., *Le Jeu du dompteur dans « Sodome et Gomorrhe »* dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 4-5, 1991.
- MULLER, M., *Charlus dans le métro ou pastiche et cruauté chez Proust*, dans *Cahiers Marcel Proust* 9, 1979.
- MULLER, M., « *Sodome I* » ou la naturalisation de Charlus, dans *Poétiques*, numéro 8, 1971.
- PERNOO-BECACHE, M., *Bibliographie 1996*, dans *Bulletin Marcel Proust*, XLVII, 1997.
- PERNOO-BECACHE, M., *Bibliographie 1997*, dans *Bulletin Marcel Proust*, XLVIII, 1998.
- PIERRE-QUINT, L., *Marcel Proust, sa vie, son œuvre*, Marseille, Editions du Sagittaire, 1925.
- PORCHE, F., *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, Paris, Grasset, 1927.
- PROUST, M., *À la recherche du temps perdu*, 4 volumes, édition publiée sous la direction de Jean-Yves TADIE, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987-1988.

PROUST, M., *À la recherche du temps perdu*, texte établi sous la direction de Jean-Yves TADIE, Paris, Gallimard, 1999.

PROUST, M., *Choix de lettres. Présentées et datées par Philip Kolb*, Paris, Plon, 1966.

PROUST, M., *Correspondance générale. Publiée par Robert Proust et Paul Brach*, Paris, Plon, 1930-1936.

PROUST, M., *Lettres à André Gide, avec trois lettres et deux textes d'André Gide*, Neuchâtel et Paris, Ides et Calendes, 1949.

RAIMOND, M., FRAISSE, L., *Proust en toutes lettres*, Bordas, Paris, 1989.

RANCŒUR, R., *Bibliographie 1995*, dans *Bulletin Marcel Proust*, XLVI, 1996.

REY-DEBOVE, J., REY, A. (dir.), *Le nouveau petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, nouvelle édition remaniée et amplifiée, Paris, Le Robert, 1993.

ROBERT, L., *Comment débuta Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 1969.

ROBINSON, C., *Homosexualité et image du mal (1900-1950)*, dans WATTHEE-DELMOTTE, M., ZUPANCIC, M., (dir.), *Le Mal dans l'imaginaire littéraire français (1850-1950)*, Paris et Montréal, L'Harmattan et David, 1998.

ROUSSET, J., *La voix de Charlus*, dans *Poétique*, XXVII, 1996.

SALDUCCI, P., (Dir.), *Ecrire gai*, Montréal, Stanké, 1999.

SCHUEREWEGEN, F., *Les huitres gay de Monsieur Marcel*, dans *Littérature*, 119, 2000.

SIMON, A., *Proust ou le corps expressif malgré lui*, dans *Littérature*, 119, 2000.

SPENCER, C., *Histoire de l'homosexualité de l'antiquité à nos jours*, Paris, Le Pré aux Clercs, 1998.

TADIE, J.-Y., *Chronologie*, dans *Magazine Littéraire*, 350, 1997.

TADIE, J.-Y., *Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 1999.

TAMAGNE, F., *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris. 1919-1939*, Paris, Editions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2000.

Articles et sites consultés sur Internet¹

BALUTET, N., *Ô mots, êtes-vous sexuels ?*, dans *Papiers Universitaires*, 12 :
<http://perso.wanadoo.fr/papiers.universitaires/sociolettres12.htm>

BORILLO, D., *Définition de l'homophobie*, retranscription des forums, séminaires et débats de l'Université d'Eté Euroméditerranéenne des Homosexualités, 1999 :
http://www.france.qrd.org/assocs/ueh/trans99_43.html

CHEVAUX, H., *Histoire de l'homosexualité à travers celle de Gai Pied* :
http://www.france.qrd.org/assocs/ueh/trans99_451.html

DECAT, G., *La question sexuelle chez Proust*, Belgique, Université d'Anvers (UIA), 2001 :
http://www.geocities.com/gay_proust/

GENTAZ, C., *L'homophobie masculine : préservatif psychique de la virilité ?* :
http://www.europrofem.org/02.info/22contri/2.07.fr/livr_dwl/peur/dwlpeur4.htm

GODBOUT, L., *Ebauches et débauches : la littérature homosexuelle française. 1859-1939*, 2002. :
<http://www.agq.qc.ca/webebauc/ebauches/frame.htm>

MENDES-LEITE, R., *À la française. Les recherches sur les homosexuels et les lesbiennes dans le domaine des sciences humaines et sociales en France (1970-1995)*, texte originel (*The status of research on homosexuals and lesbians in humanities and social sciences in France, 1970-1995*) paru dans SANDFORT, T., SCHUYF, T., *The future of Gay and Lesbian Studies in Europe*, Utrecht, Universiteit Utrecht, 1998 :
http://semgai.free.fr/contenu/textes/RML/rML_A_la_franc.html

MENARD, G., *Identité homosexuelle et communauté gaie : lecture de leur émergence à travers la sociologie de M. Maffesoli*, sur le site de Guy Ménard, professeur au Département des sciences religieuses de l'Université du Québec à Montréal :
<http://www.mlink.net/~menardg/1.0.DRM.html>

¹ Étant donné la fiabilité relative de certaines informations circulant sur Internet, de nombreux sites n'ont été consultés qu'à titre indicatif. Cependant, nous avons accordé notre confiance aux sites issus des milieux universitaires, aux articles signés, ou aux informations disponibles sur les sites de centres de recherche dont le sérieux n'est pas à démontrer, tels le Centre de Recherche Kolb-Proust. Ce sont ces sites dont nous reproduisons ici les adresses.

Moteur de recherche Google :

<http://www.google.be/>

Site des Archives Gaies du Québec :

<http://www.agq.qc.ca/>

Site de la Bibliothèque Nationale de France, consultation en ligne d'ouvrages numérisés:

<http://gallica.bnf.fr/scripts/ConsultationTout.exe?E=0&O=N091297>

Site du Centre de Recherche Kolb-Proust :

<http://gateway.library.uiuc.edu/kolbp/homeF.htm>

Site de la *République des Lettres* :

<http://www.republique-des-lettres.com/>

